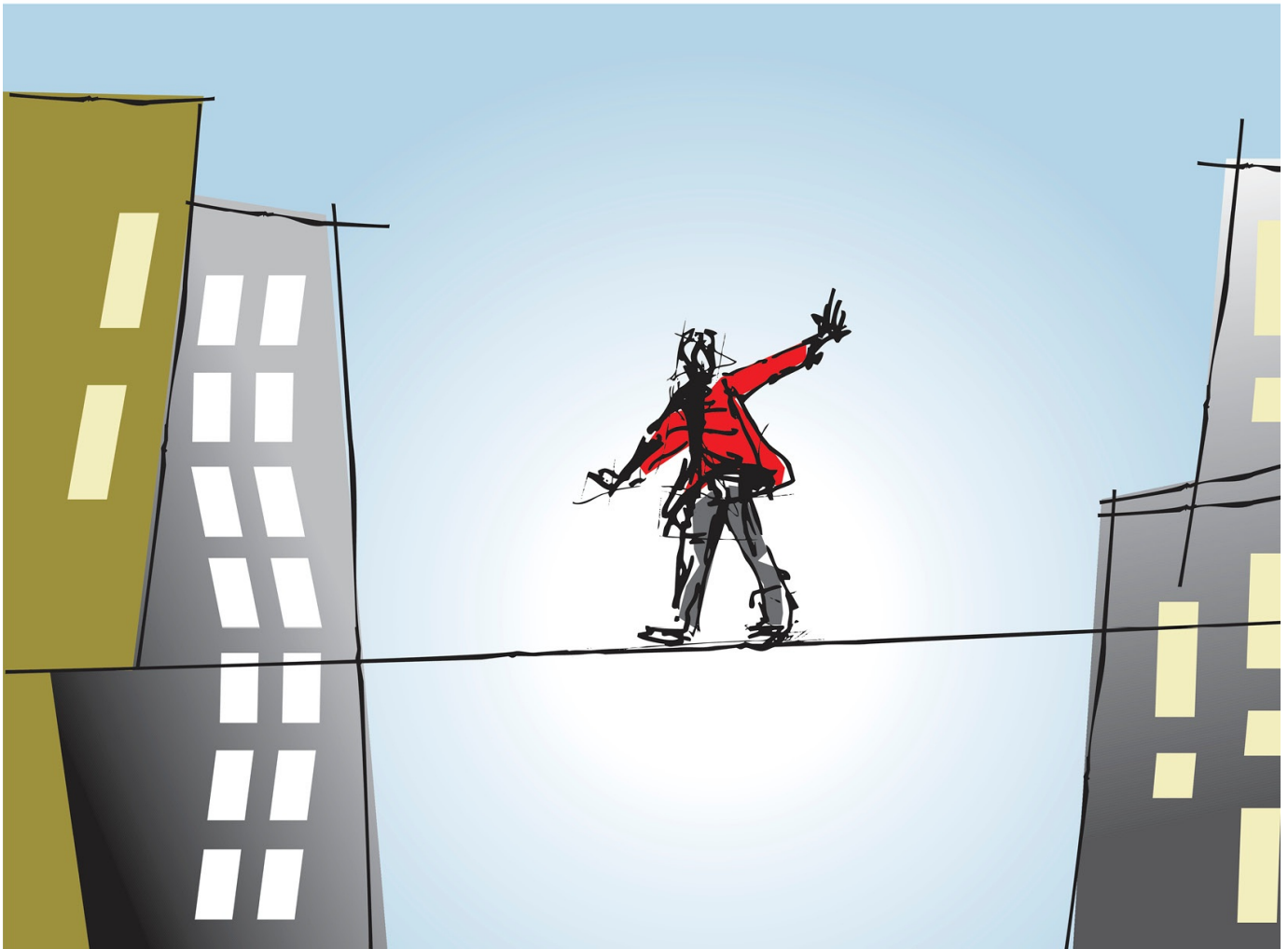


MÊME PAS

Philippe
Laperrouse

PEUR !



Recueil de nouvelles

Philippe Laperrouse

Même pas peur !

Recueil de nouvelles

© Philippe Laperrouse, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0187-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Le royaume des Peureux

Le roi des Peureux se demande parfois ce qui lui a pris de s'arroger le pouvoir, alors que les autres citoyens peureux dorment bien tranquilles chez eux. Avant son sacre, il fréquentait des discothèques avec ses copains. En sortant de l'une d'entre elles, légèrement éméché, le drame a eu lieu. Motivé par quelques amis fêtards, il a été pris d'un soudain accès de courage (très rare dans ce pays). Il a renversé le roi précédent et s'est emparé de la couronne. Depuis, il regrette tous les jours cette aventure. Avant, il était un Peureux comme les autres : il n'osait pas faire grand-chose, à part sortir pour nourrir sa famille. Maintenant, il craint pour sa vie : il exige qu'on lui parle à quinze mètres de distance et qu'on goutte sa nourriture.

Le roi Frousse I^{er} gouverne donc le peuple des Peureux depuis vingt-cinq ans.

Depuis cet événement, il craint de perdre sa couronne. Les Peureux qu'il gouverne ont peur de lui, mais le paradoxe, c'est qu'ils ont aussi peur de lui voler ses fonctions. Être roi, c'est beaucoup trop de responsabilités pour ces gens-là.

Le roi ne sort pas de son palais par crainte d'être assailli par une bande de Peureux qui viendraient remettre en question sa domination ou le houspiller bruyamment. Pour se rassurer, il s'est entouré d'une bande de froussards qui vivent à la cour. Ils lui obéissent sans moufter.

Parmi ces pique-assiettes, le roi a désigné des favoris qu'il appelle les « distingués ». Les distingués bénéficient de quelques avantages : par exemple, ils assistent au lever du roi ou à ses repas. Les distingués sont soumis à la jalousie des autres Peureux, qui rêvent de prendre leur place. Leur position privilégiée s'avère fragile : si un distingué déplaît par des mots imprudents, il est relégué au rang de simple Peureux. De nombreux avantages lui sont enlevés. Parfois, il doit quitter la cour et retourner dans sa région d'origine.

La reine Thérèse, que le peuple appelle ironiquement Panique I^{re}, ne se montre pas plus courageuse. Elle ne sort pas de sa chambre. Le bruit court que de nombreuses courtisanes vivant au palais rêvent de lui voler ses bijoux et sa place. La rumeur demande à être confirmée, car aucune d'entre elles n'oserait se rendre coupable d'une pareille vilenie.

La beauté de Frousse I^{er} émeut toutes les jeunes femmes du royaume. Il pourrait attirer les faveurs de quelques hardies demi-mondaines. Il y a un problème : une émotion incontrôlable saisit Sa Majesté en cas de présence féminine. Devant des jolies femmes, sa couardise le prive de parole et d'initiatives libidineuses. Il a renoncé à approcher la reine Thérèse, ce qui convient à celle-ci puisque les hommes la font frémir d'horreur.

Toutes les femmes du palais doivent donc éviter le roi ou bien se déguiser en homme pour tenter de lui adresser la parole.

Le Premier distingué (équivalent du Premier ministre) est le collaborateur direct du roi ; il pète de frousse chaque fois qu'il doit s'adresser à son maître. À plusieurs reprises, Sa Majesté s'est énervée : elle lui a promis le gibet si sa gestion laissait à désirer.

Prendre une décision constitue un véritable cauchemar pour Frousse I^{er}. Chaque fois qu'il doit parapher un texte de loi, il exige qu'un autre nom que le sien apparaisse au bas du document à côté du sien. Ainsi, si la loi ne plaît pas au peuple, celui qui l'a cosignée est puni. Il arrive souvent qu'un distingué quitte le palais pour séjourner quelques mois sur les galères de Sa Majesté sans avoir commis aucun autre délit que d'avoir endossé une mauvaise loi.

La justice est rendue par un fidèle des fidèles du nom de Georges Terreur. La légende rapporte qu'il a été tenté à plusieurs reprises de protester à propos d'une décision royale, ce qu'il s'emploie à démentir fermement chaque fois qu'il en a l'occasion. Le fonctionnement judiciaire est parfaitement réglé. Avant chaque procès, Sa Majesté dicte l'issue de celui-ci ; mais c'est un distingué qui est « invité » à prendre la responsabilité de la sentence.

Les finances sont gérées par... on ne sait plus. Le poste change de titulaire toutes les semaines pour éviter que le responsable ne vole le Trésor royal. Les geôles de Sa Majesté sont donc remplies d'anciens ministres des Finances. Un distingué qui a cru pouvoir échapper à cet honneur ministériel est aujourd'hui en fuite.

Un jour, par mégarde sans doute, le Premier distingué a voulu distraire Sa Majesté en lui parlant de créer un parlement élu démocratiquement. Frousse I^{er} en tremble encore. Il a commencé par envoyer le Premier distingué à la potence. À la suite de cette condamnation injuste, le roi reçut un message anonyme qui le mit en transe. Il semble qu'une bande de Peureux (commandés par un esclave qui n'était pas assez peureux) s'apprêtait à fomenter un coup d'État. Il y était clairement évoqué la possibilité de guillotiner le roi.

À l'annonce de cette éventualité, Sa Majesté se trouva mal. Le médecin du roi

(enfin, le nouveau, car l'ancien avait raté la grippe intestinale royale et eut la chance de fuir), le médecin du roi donc, fut mandé de toute urgence pour réanimer Sa Majesté.

Heureusement, le commandant de la rébellion, dénoncé par un Peureux anonyme, fut arrêté. Il se nommait Godefroi Effroi. Pour sa défense, il reconnut qu'il était saisi d'épouvante d'avoir eu l'idée de destituer Sa Majesté. Il fut envoyé au bagne, où la légende rapporte qu'il craignait les araignées.

Ainsi va la vie à la cour de Frousse I^{er}. On ne peut pas dire que le roi gouverne par la peur. C'est pire, il a peur lui-même de la peur qu'il inspire.

2.

L'histoire de Léandre qui voulait défendre les Peureux

Dans toutes les sociétés, il y a une ou deux fois par siècle un homme ou une femme du peuple qui se lève contre la tyrannie, l'absolutisme, l'incompétence ou la dictature. Cet homme ou cette femme entre dans l'histoire ou meurt rapidement.

Léandre est un Peureux parmi les Peureux du royaume des Peureux. Dans cet État gouverné par des Peureux, il est connu que la grande majorité de la population a peur de tout : les autorités, le chômage, la précarité... Dans ces conditions, Léandre sait qu'il est difficile de se montrer courageux ou au moins non peureux.

Mais Léandre est plus intelligent que les autres, en ce sens qu'il se rend parfaitement compte de sa situation de craintif structurel. Il connaît l'impuissance des autres devant la terreur qui pèse sur eux. Ces constats le plongent dans un profond désarroi.

Ce jeune homme d'une grande sensibilité a le romantisme à fleur de peau. Il ressent avec amertume cette peur qui pèse sur sa vie. *Comment la vaincre ?* se demande-t-il. Il décide d'utiliser sa perspicacité légendaire pour se poser les bonnes questions.

Qu'est-ce qui effraie les êtres qui vivent dans cette population ? La peur de l'autorité ? Mais l'autorité, qu'est-ce ? Des hommes et des femmes comme lui qui ne sont pas d'une nature plus méchante que lui. Oui, mais voilà... Ils disposent de la force publique et aucun Peureux n'a envie de voir fondre sur lui un escadron de policiers brandissant fouets et matraques.

Peut-être pourrait-on discuter avec l'autorité ? Après tout, un bon dialogue peut toujours aplanir les difficultés de compréhension. Oui, mais voilà... Comment accéder à portée d'oreille des dépositaires de l'autorité ? Léandre décide de rencontrer un député qui a été élu récemment pour porter les aspirations du peuple à l'attention de la nouvelle assemblée.

Il prend rendez-vous avec M. Trognon, l'élu de sa circonscription. Le député accueille Léandre chaleureusement. Léandre dit à M. Trognon que la société semble souffrir d'un malaise. Les gens s'éveillent chaque matin et vont travailler (ou pas) avec la boule au ventre. Monsieur Trognon s'inquiète : d'où vient donc

ce spleen ? Y aurait-il une entreprise malicieuse de mise à bas du moral populaire ? Léandre répond qu'il ne sait pas, c'est un sentiment diffus qui se promène dans les airs.

Monsieur Trognon lève un sourcil. Certes, il se dit ravi d'avoir – pour une fois – un élément du peuple devant lui, mais il constate que Léandre n'a pas vraiment de choses concrètes à lui faire connaître. Et lui, les choses abstraites... Les états d'âme, il en a aussi. Des kilos. Si les gens ressentent du déplaisir à vivre, c'est embêtant, mais il lui faudrait des éléments matériels pour émouvoir le roi. Léandre répond qu'il y a dans la population une peur impalpable qui ne peut être résumée en quelques mots. Une peur qui s'appuierait sur des motifs identifiés et certains ne serait plus une peur.

Monsieur Trognon regarde sa montre : il a une caserne de pompiers à inaugurer. Il assure donc Léandre de l'extrême intérêt qu'il porte à son témoignage. Il le reconduit à la porte de son bureau en lui posant une main sur l'épaule. *In petto*, il pense que ce simple geste rassure d'habitude les visiteurs inquiets ; en plus, il ne coûte pas cher.

Léandre se trouve donc renvoyé à ses peurs. Il décide d'interroger ses concitoyens dans les rues. Toutes les personnes l'évitent. Un individu qui pose la question « De quoi avez-vous peur ? », c'est extrêmement suspect et, pour tout dire, il inspire une peur supplémentaire. N'y-a-t 'il pas là un début d'agression ? Voici qu'un Peureux importuné par Léandre alerte la police.

Menottes aux poignets, Léandre se retrouve devant le commissaire Robert Rétif. Le policier écoute ce prévenu qui ambitionne de détecter la raison du mal-être des citoyens. Ce n'est pas très fréquent, donc pas très convenable, mais il ne connaît aucune loi qui interdise cette pratique. Il fait savoir à Léandre qu'il va le relâcher, mais qu'il a intérêt à se tenir à carreau (ce qui – soit dit en passant – ne fait que renforcer les craintes de Léandre).

Le commissaire Rétif remet donc Léandre en liberté après s'être assuré qu'il a encore plus peur de l'autorité qu'en entrant.

Sur le trottoir, Léandre trouve que ça commence à bien faire. Certes, il est un Peureux peureux, mais il en vient à l'idée que tous ses concitoyens sont dans le même cas. En regroupant leurs forces, il pense que chacun pourrait identifier l'origine de ses appréhensions et les conjurer. Il prend une décision : il va créer un syndicat pour que chacun prenne ses peurs en main.

Les formalités étant accomplies, il s'agit pour lui de trouver des adhérents à son syndicat. En manifestant dans les rues, en prenant d'assaut un petit bâtiment public ou en taguant des arrêts de bus, ce serait bien le diable – pense Léandre –

s'il n'arrivait pas à attirer l'attention du gouvernement.

Il entreprend un porte-à-porte. Les personnes sollicitées l'accueillent avec sympathie. Oui, bien sûr, l'idée d'un syndicat des Peureux les intéressent, mais de là à y adhérer... C'est dangereux, personne ne veut d'ennuis en se projetant dans l'espace public. Certains s'estiment trop vieux, d'autres pas assez informés, d'autres veulent réfléchir.

Léandre reste seul dans son syndicat. Ici et là, on raille son initiative. Les autres citoyens se disent qu'ils ont bien fait de ne pas suivre Léandre, d'une part parce qu'ils craignent le ridicule, et d'autre part parce qu'ils redoutent les violences policières dans les manifestations.

En plus, Charles, son voisin, craignant qu'une idéologie aventureuse de coalition des plus faibles se glisse parmi sa famille, a porté plainte. Il a obtenu des tribunaux la dissolution officielle du syndicat de Léandre, qui ne comportait plus qu'un seul membre.

Léandre ne sera donc ni Jeanne d'Arc ni Charles de Gaulle. Il reste un Peureux parmi les Peureux, et en plus, il est sidéré par l'intensité de la couardise de la nature humaine. Léandre sait désormais qu'on ne défend pas des hommes qui ne veulent pas se défendre. Un jour, peut-être, il écrira sur ce sujet.

3.

L'élection d'un Peureux

Au pays des Peureux, la couardise s'infiltré dans tous les milieux, même les plus inattendus.

Jonathan occupe un emploi de vendeur dans un grand magasin d'électroménager. Son boulot, il le trouve important pour la vie de ses concitoyens, car dans les ménages, il s'agit de ne pas se tromper : il faut un équipement fiable et durable. Dans les foyers des Peureux, on réfléchit beaucoup avant de s'engager.

Jonathan a la réputation d'être un garçon appliqué. Comme tous les autres vendeurs de l'équipe, il a les yeux rivés sur le montant de son chiffre d'affaires. Il a appris à vendre des extensions de garantie dont les clients ne veulent pas. Il craint tous les jours une baisse trop prononcée de ses ventes.

Gino, l'actuel manager, réunit régulièrement ses équipiers pour faire le point sur leur activité. Les vendeurs détestent cette réunion. Ils redoutent les colères de Gino. Voici que la semaine dernière Gino a pris sa grosse voix : les ventes de frigos stagnent. Dans l'absolu, on pourrait imaginer que l'un des vendeurs lui réponde qu'on ne peut pas fourguer des frigos à des gens qui n'en ont pas besoin, mais en réunion de service, personne n'ose élever la voix contre Gino qui en a maté plus d'un (enfin, c'est ce qu'il dit). En tant que Peureux, Gino peine à juguler ses propres craintes, ce qui le rend d'autant plus agressif.

Il gouverne de manière très autoritaire. Certains vendeurs pensent, sans oser le dire et encore moins le faire, qu'il faudrait se plaindre des façons de Gino devant le directeur, M. Pala (Hyppolite Pala).

Monsieur Pala présente une caractéristique connue de tous : il n'est jamais là où il faudrait qu'il soit. Il se refuse à arpenter les allées de machines à laver, car il craint qu'un employé mal intentionné l'interpelle et lui fasse part d'une difficulté professionnelle. Monsieur Pala s'en trouverait particulièrement stressé, d'abord parce qu'il prendrait le risque de ne pas avoir de réponse, ensuite parce que – de manière générale – il n'aime pas trop parler aux gens, surtout à ses salariés. Entre Peureux, on ne s'entretient pas souvent.

Les vendeurs n'aiment ni Gino ni M. Pala. Celui qui irait se plaindre au directeur de Gino se ferait sans doute doublement rabrouer. D'abord par M. Pala

qui a horreur des conflits, ensuite par Gino qui n'aimerait pas qu'on ne respecte pas la hiérarchie.

Voici que, depuis quelque temps, un bruit court entre les lave-linges et les fours à micro-ondes : Gino va prendre sa retraite. Depuis que la nouvelle a fuité, les vendeurs se regardent. On s'observe, on parle en cachette, on émet des hypothèses. Si Gino part, son successeur va forcément être choisi parmi l'équipe. Le directeur, M. Pala, ne peut se passer d'un second. Ce n'est sûrement pas lui qui va nouer un lien direct avec les hommes et les femmes du magasin. C'est bien trop dangereux. Un Peureux qui s'est donné la peine d'accéder au niveau d'une direction a beaucoup d'autres choses à faire que de se coltiner les états d'âme d'une bande de froussards.

Jonathan se dit qu'il a dix ans d'ancienneté, une très bonne connaissance du métier... Alors pourquoi ne déposerait-il pas sa candidature à la succession de Gino ? Le bon moment arrive : M. Pala, le directeur, a diffusé une note de service pour déclarer le poste vacant. Jonathan hésite encore. Les autres ne vont-ils pas trouver ses prétentions ridicules ? Jonathan ? Personne ne pense – ne serait-ce qu'une seconde – à l'éventualité de le voir devenir chef d'équipe.

Une forte opposition à Jonathan se révèle. Pour diriger une équipe de Peureux, on a besoin d'une personne qui est un peu moins peureuse que les autres et qui – de temps à autre, quand les choses vont mal – est capable d'imiter le rugissement d'un être courageux. Dans les rangs, on estime que Jonathan n'a pas ce profil.

Durant le délai que M. Pala a donné pour déposer son CV, la vie quotidienne devient difficile. Jonathan se dispenserait bien de venir au travail tant il redoute les regards torves et les quolibets que ses collègues pourraient lui lancer. Il a tort, car les autres employés craignent de se mettre à dos les candidats qui pourraient devenir leur supérieur.

À la fin de cette période, un vote a lieu : Victor l'emporte. Jonathan prend l'air de celui qui accepte courageusement sa défaite. En réalité, le voilà soulagé. Affronter en réunion ses collègues qui ne sont jamais contents de rien, merci bien ! Porter à M. Pala leurs revendications, c'est juste bon à se faire remonter les bretelles. Victor est un type bien qui vient serrer la main de Jonathan en lui disant que c'est un honneur d'avoir été préféré à un vendeur valeureux comme Jonathan.

À la pause, dans une conversation avec M^{me} Julien, Jonathan apprend que c'est M. Pala qui a suscité la candidature de Victor. Avec ce dernier, sa tranquillité est assurée. Il sait que Victor a une peur bleue de lui. Il ne viendra

pas tous les matins faire part des mécontentements du personnel. En plus, Victor dispose d'une belle réputation de matelas, prêt à encaisser tous les coups.

Dès la nomination de Victor, une difficulté surgit. Les caissières ne s'estiment pas assez nombreuses pour satisfaire la clientèle. Monsieur Pala le sait puisqu'il a supprimé un poste pour faire des économies, mais il n'est pas inquiet. Victor ne viendra pas l'embêter avec cette affaire. Avec son bagout habituel, il saura rassurer les requérantes en leur donnant l'impression qu'il attache beaucoup d'intérêt à leur souci.

S'il y a une manif devant les caisses, pas de souci : Victor sera sanctionné ! Au besoin, M. Pala lui passera un savon devant tout le personnel réuni. Il sera puni pour ne pas avoir eu le courage d'affronter des salariés peureux !

4.

L'histoire de Louis qui observe sa bière

Louis est assis dans l'arrière-salle du bistrot de Charly, *Aux Joyeux Peureux*. Charly n'est pas sectaire : il accueille indifféremment les Peureux et les non-Peureux dans son établissement. Ces derniers apportent une certaine joie de vivre qui manque souvent en ces lieux.

Sur le guéridon qu'occupe Louis, le serveur Karl a déposé une bière. La bière est blonde ; elle attend patiemment son heure désaltérante dans un verre à pied. En d'autres temps, Louis s'attarderait sur les reflets ambrés de son breuvage. Mais là, ce soir, son regard est plutôt fixé sur la mousse qui couronne sa bière pression. Il est comme obnubilé par ces microscopiques bulles qui viennent s'agglomérer entre elles. Des idées bizarres traversent son esprit. Une bière sans mousse, cela existe-t-il ? Doit-on boire la mousse avec la bière ? Qui en a décidé ainsi ?

Pour un peu, Louis demanderait que Karl ôte la mousse. Après tout, c'est du dioxyde de carbone. Personne ne lui a jamais expliqué si une telle substance était ou non bonne pour la santé. D'ailleurs, est-ce bien du dioxyde de carbone ? Il pourrait demander ça aussi à Karl, mais il craint de passer pour un imbécile. Au bistrot de Charly, on parle de tout, mais certainement pas de chimie. Il a toujours craint de poser ces questions en public. Puisque personne ne s'inquiète des réponses, c'est qu'elles doivent être évidentes.

À vrai dire, Louis tente d'oublier ses soucis en se concentrant sur la composition chimique de la bière, mais rien n'y fait, ses problèmes personnels reviennent au triple galop dans sa tête déjà préoccupée.

En fait, Louis recule le moment de rentrer chez lui. Il pratique ainsi depuis deux ans, car il craint Thérèse, sa femme. Ils forment un beau couple de Peureux, pourtant il évite la vie conjugale autant qu'il le peut. Depuis que Thérèse a obtenu sa retraite de bonne heure, après avoir fait trois enfants qui se sont éloignés du couple le plus vite possible, la coexistence se déroule dans une ambiance tendue. Selon Louis, Thérèse, qui a horreur de la solitude, passe la majeure partie de ses journées à fomenter un motif pour l'engueuler dès qu'il franchit la porte d'entrée, le soir venu.

Aujourd'hui, il sait que la tempête va surpasser en vigueur tous les orages

qu'il a essuyés jusqu'ici. C'est-à-dire qu'annoncer à Thérèse qu'il la trompe avec Janine, une secrétaire du bureau où il travaille, n'est pas une entreprise de nature à ramener la paix dans le ménage. Louis, tout en examinant le comportement de la mousse dans son verre, réfléchit à plusieurs stratégies.

Évidemment, dans le pays des lâches, la méthode la plus courante est de ne rien dire. Il se fera houspiller une fois de plus par Thérèse pour d'autres motifs, mais ça, il a l'habitude. Il devra aussi trouver des motifs de reculade pour calmer Janine, mais ce n'est pas insurmontable.

En effet, ce qu'il redoutait a fini par survenir : depuis quelque temps, Janine exige qu'il « parle à sa femme ». Et quand Janine exige... Il ne sait pas résister. De manière générale, dire non a toujours été un acte surhumain pour Louis. Bien sûr, il pourrait toujours dire à Janine qu'il a parlé à Thérèse, ce qui serait faux. Louis n'est plus à un mensonge près. Mais dans un moment de lucidité qui l'honore, il se rend compte qu'il ne pourra pas tenir la position très longtemps. Il est saisi d'épouvante à l'idée que l'une et l'autre se rendent compte de ses manigances.

La mousse paraît narguer Louis. Il vide une première bière. D'un regard, il demande un deuxième verre à Karl.

Louis pense à une seconde méthode pour se sortir d'embarras, très pratiquée au pays des Peureux : la fuite. Là, ce soir, il pourrait ne pas rentrer et décider ne plus voir ni Thérèse ni Janine. Il trouve un certain panache à cette solution. Il partirait comme ça... Sans prévenir personne... Pour n'importe où. L'inconvénient majeur, c'est que Louis n'aime pas le « n'importe où ». Il n'aime pas quitter ses pénates. Chaque fois qu'il a eu à voyager, il a passé plusieurs soirées à préparer son parcours et son emploi du temps. Lorsqu'il se présentait à la gare, il avait les poches bourrées de cartes géographiques et de notes diverses pour lui rappeler chaque étape de son périple.

Et puis, « partir n'importe où », ce n'est vraiment pas rassurant. Où dormira-t-il ce soir ? Et demain, comment pourra-t-il se changer puisqu'il n'aura plus son armoire devant lui ? Comment pourra-t-il gagner sa vie « n'importe où » ? Décidemment, il paierait très cher un geste de désespoir, c'est beaucoup trop intimidant pour Louis. Sans compter que Thérèse est capable de le retrouver et de lui infliger une de ses séances d'explications dont il a horreur. Il tremble à cette seule pensée.

Louis commande encore une nouvelle bière à Karl. Cette fois-ci, il voudrait qu'elle soit servie dans une choppe.

Une troisième idée lui vient à l'esprit. L'astuce serait de commencer

l'affrontement par d'autres motifs qui pourraient susciter la colère de sa femme ; ce n'est pas ce qui manque. L'hypothèse de base, c'est que Thérèse ne pourra pas être plus en colère qu'en colère. La « surcolère », ça n'existe pas. Ainsi, il pourrait dire qu'il a encore oublié d'aller chercher sa jupe au pressing. La nouvelle l'échauffera ; elle commencera par lui demander s'il se fout de sa gueule. Ensuite, Louis pourrait prendre l'air suave et claironner qu'il a invité son patron et sa femme à dîner. Là, Thérèse devrait accéder à un état proche de l'étouffement. Et pour terminer, il dirait à Thérèse qu'il la quitte pour vivre son amour avec Janine.

Cette stratégie présente, selon Louis, un avantage évident qui peut dérouter au premier abord.

Pour bien comprendre la manigance que vient d'inventer Louis, il faut partir d'un postulat : quoi qu'il arrive, il se fera atomiser par la vindicte de Thérèse dès qu'il poussera la porte d'entrée de sa maison. Par conséquent, en divisant par trois les motifs de son emportement, il en minimiserait l'impact. Il peut même espérer que, pour le troisième paragraphe de son discours (le seul qui importe pour lui), Thérèse sera tellement essoufflée qu'il ne sera que très légèrement rabroué.

Tout ça, c'est une aventure qui lui fiche une trouille épouvantable.

Au pays des Peureux, Louis est un beau Peureux. Thérèse est aussi une Peureuse, comme tous les gens colériques. On peut même dire que Karl, le serveur, est un Peureux. Il observe que Louis a de la peine, mais il s'abstient précautionneusement de l'interroger sur les motifs de ses ennuis au motif qu'il a assez des siens.

Louis, la boule au ventre, les poumons en feu, finit par se lever. Légèrement embarrassé, il salue Karl et sort de l'estaminet. Au moment où Louis, imbibé de saveurs de bière, arrive devant la porte de son appartement, il bute contre un tas de cartons et de valises. Thérèse a déposé son paquetage. Sur le mur, un message est affiché : « Barre-toi, je veux vivre avec Raymond ! »

5.

Georges aime les spaghettis à la bolognaise

Pour les jeunes du pays des Peureux, le baccalauréat est la première épreuve de la vie à l'occasion de laquelle ils auront doublement peur. Ils craignent l'échec et encore plus la honte d'être parmi ceux qui ont échoué. En outre, ils regardent avec envie la minorité de non-Peureux (des immigrés, sans doute) qui se rient des épreuves que la scolarité leur oppose.

Georges, avec tous ceux de sa classe, se prépare activement. Lui, il a en plus une autre appréhension : passer les mois d'été à réviser pour la session de rattrapage au lieu de partir à la plage avec Laura, à la peau si douce. S'il n'est pas présent à ses côtés, elle fera sûrement les yeux doux à Henri, un autre Peureux, mais un peu moins peureux que Georges.

En philo, les sujets l'effraient. Par exemple, l'année précédente, les devanciers de Georges ont dû traiter le sujet suivant : discuter, est-ce renoncer à la violence ? C'est très abstrait et Georges n'a pas l'habitude ni le goût d'analyser. Dans une famille de Peureux, on s'en tient au concret, aux choses matérielles parfaitement identifiées. Ce qui se cache sous le tapis des imaginations et des sentiments, c'est toujours très compliqué, ça doit rester sous le tapis.

Il prendra donc l'explication de texte, c'est toujours moins déroutant. En paraphrasant habilement le document, Georges estime qu'il peut s'en tirer honorablement. Un petit dix sur vingt suffirait à masquer sa nullité en belles lettres.

Il se rattrapera en maths. Le pays des Peureux obtient une très bonne place dans les classements internationaux en maths. Là, au moins, un Peureux peut se rassurer avec des choses concrètes. Il n'y a pas lieu d'interpréter ; on a le bon résultat ou on ne l'a pas. C'est beaucoup plus clair. Il n'y a pas trente-six manières de résoudre une équation du second degré. Si, d'aventure, le problème parle de plusieurs paraboles qui se coupent entre elles, Georges a déjà vu ça, il pense qu'il a la clé. Il pourrait même se distinguer si des fonctions sinusoïdales se glissaient dans l'énoncé.

En attendant le grand jour, il ingurgite tous les soirs un flot ininterrompu de connaissances. Le soir, il s'endort encore plus effrayé que le matin au réveil. Parfois, il rêve d'être submergé par une immense vague de chiffres et de lettres.

Voici qu'il ouvre en tremblant le livre d'histoire. C'est un domaine affreux de complications. Georges tente d'appréhender les problèmes géopolitiques que les grands de ce monde n'ont pas su résoudre à la veille des deux guerres mondiales, mais réfléchir à la construction de sa relation avec Laura lui paraît plus important. Il ne faudrait pas qu'elle pâtisse de l'inconséquence de quelques politiciens belliqueux.

Il faut comprendre le spleen de Georges. Une quatrième peur s'ajoute aux trois déjà citées. Le bac, c'est bien beau, mais après, que va-t-il faire de son avenir ? S'engager sur la voie de l'actuariat, comme son père ? Pour passer son temps à rassurer les autres ? Non, ce ne serait pas raisonnable puisqu'il a peur de tout, à commencer de lui-même. Il pourrait envisager un avenir de prof, comme sa mère qui part tous les jours au collège en craignant d'affronter ses élèves. Vu ce qu'il se passe dans son lycée, ça ne fait pas envie. Il ne ressent aucune vocation pour gérer des conflits violents.

Et s'il se trompe d'orientation, que va-t-il lui arriver ? Il pourrait devenir un pauvre hère vivant sur un carton, posé sur le trottoir, tendant la main à des passants indifférents. Au mieux, il pourrait finir comme la tante Zora qui critiquait tout et tout le monde et qui a fini par voter à l'extrême droite. Quelle horreur ! Pourquoi n'aurait-il pas droit à un avenir doux et serein en compagnie de Laura ?

La réponse à cette question, Georges la connaît : il faut travailler pour obtenir ce que l'on veut. Mais il pense qu'il est tout de même un peu limité sur le plan intellectuel. Quand il considère l'exemple du grand Charles (un non-Peureux récemment arrivé dans le pays) qui se pavane dans la cour de récréation, il se dit qu'il ne lui arrive pas à la cheville. Le grand Charles a réponse à tout. Il sait même parler de Voltaire ou de Rousseau ou d'autres penseurs qui ont écrit des choses compliquées. La facilité intellectuelle du grand Charles le cloue sur place. Ce génie va réussir son bac sans se donner la peine de le réviser, c'est sûr.

Ceci étant, Laura lui a dit que le grand Charles est comme les autres. Il est simplement plus habile à se cacher derrière une arrogance de mauvais aloi. Décidément, Laura est dotée d'une grande sagesse, ce qui aggrave la crainte de Georges de ne pas être à son niveau. En attendant, elle a peut-être raison : la solution pour surmonter ses démons n'est-elle pas d'utiliser l'arrogance ? Se débrouiller pour avoir l'air de tout savoir, même quand on ne sait rien ? Georges décide d'interroger le grand Charles sur ce point. Il faudra agir habilement parce que le grand Charles pourrait se gausser de lui et éventuellement mander l'un de ses sbires pour lui casser la figure.

Malheureusement, les cours sont finis et Georges n'a pas l'adresse du grand Charles. Il doit remettre son projet et replonger dans ses révisions, mais la concentration s'enfuit et la terreur de l'échec est revenue.

Après une nuit blanche passée en prières muettes, Georges se rend compte que ses peurs sont fondées sur son ignorance. S'il connaissait son avenir – surtout si Laura en faisait partie — il craindrait moins de prendre une décision d'orientation. Georges rêve d'un monde où l'on pourrait prendre des décisions en connaissant, par avance, le résultat de chacune des options possibles. Ce serait beaucoup plus simple.

Il a pensé à une solution pour connaître l'avenir : l'intuition. Il paraît qu'en utilisant les techniques de concentration utilisées par un bataillon de moines perdus dans l'Himalaya, on peut réussir à prévoir ce qui va se passer. Georges se couche encore sur son lit, ferme les yeux et prend une profonde inspiration. À partir de là, le monde de l'imaginaire s'ouvre à lui. Il tente de visualiser le menu du repas familial pour le lendemain. Ça a l'air de marcher : il « voit » un plat fumant de spaghettis à la bolognaise.

Le lendemain, la famille s'attable devant un couscous. Sa mère explique qu'elle a failli faire un plat de pâtes à la sauce tomate, mais comme elle en fait souvent, elle a préféré varier les plaisirs. C'est important de ne pas manger toujours la même chose. Chez les Peureux, on craint les menus déséquilibrés.

6.

Le Peureux qui veut changer de voiture

Chez les Peureux, comme dans beaucoup de pays, l'automobile est indispensable pour aller au travail ou emmener la famille en week-end ou en vacances. La voiture de Lucien Marchon est fatiguée. Il la conduit depuis une dizaine d'années. Pour plusieurs raisons, il devient impératif de la renouveler. Comme il n'est pas très fortuné, il s'oriente d'emblée vers une « seconde main ».

Ce Peureux va donc acheter une automobile à un concessionnaire peureux. En soi, c'est une véritable épreuve pour les deux parties.

La première question que Lucien Marchon s'est posée ne concerne pas l'auto de ses rêves, c'est celle de son apparence. Comment doit-on se vêtir lorsqu'on veut acquérir un véhicule de seconde main ? S'il s'habille de manière apprêtée, comme pour aller à l'église, Lucien estime qu'il sera considéré comme un radin, au mieux comme un pauvre qui veut avoir l'air riche. Si ses vêtements lui donnent un air décontracté, il pense ne pas être pris au sérieux ; il ne pourra négocier le prix du véhicule sans attirer les moqueries du vendeur.

Cet achat est indispensable à son ménage qui va s'agrandir. Il se rend donc chez le concessionnaire le plus proche avec sa femme Dorothee qui, de toute évidence, donnera bientôt naissance au premier enfant du couple.

Dans l'espace de vente, des voitures rutilantes s'alignent sagement en attendant le client. On pourrait dire qu'elles sont flambant neuves, si on ne savait pas qu'il s'agit de véhicules d'occasion. L'entrée dans le magasin est redoutée par Lucien ; il a l'impression qu'il n'en sortira pas sain et sauf. Il pousse néanmoins la porte et laisse Dorothee passer la première. Il essaie de se reprendre en main. S'il ne maîtrise pas sa crainte, il va passer pour le client qui ne sait pas ce qu'il veut, ce qui facilitera grandement la tâche du vendeur qui se précipite déjà sur eux, toutes dents dehors.

Il est moustachu et vêtu d'un costume en lamé. Lucien est désabusé : les vendeurs lui donnent toujours le sentiment d'être vêtu comme un chiffonnier. Il se dit que même s'il s'était habillé comme pour aller chez sa tante, il aurait été battu vestimentairement parlant par le moustachu. Ça démarre mal.

La phrase prévisible sort de la bouche de l'homme mannequin :

— Je peux vous renseigner ?

Lucien est dans ses petits souliers. Il sait que ce moment est stratégique. S'il ne se montre pas énergique, le moustachu va l'entraîner vers une voiture dont il ne veut pas, mais qui fera briller son chiffre d'affaires. L'homme au beau costume, issu d'une longue lignée de Peureux, commence à avoir une trouille abominable de louper une vente pour un quidam aussi nul.

Lucien expose néanmoins une idée de sa future voiture. Le vendeur fait mine d'être emballé. Il trouve son choix tout à fait raisonnable, tout en pensant le contraire. À ce niveau de la conversation, Lucien sent déjà qu'il ne quittera pas le magasin sans avoir signé un gros chèque et il s'en inquiète. Il jette un coup d'œil à Dorothée qui ne le rassure pas. Elle semble très occupée ; Lucien note qu'elle lance des regards fascinés à de gros modèles vendus à des prix stratosphériques.

Bref, Lucien annonce qu'il cherche une voiture « milieu de gamme », enfin... une citadine qui soit capable de rouler un peu en campagne. Il se rend compte qu'il vient de dire blanc et noir dans la même phrase. Le vendeur le sait aussi et il vient de cataloguer son client comme le pauvre hère poussé par le modèle consumériste qui s'impose à la population des Peureux, et qui ne connaît strictement rien au monde automobile. Voilà qui le rassure.

Lucien et Dorothée sont aiguillés par le moustachu vers une voiture de marque allemande. Le vendeur se fait modeste, il pense que peut-être un tel modèle pourrait convenir... Enfin, éventuellement... Lucien pense déjà à la ponction que l'homme au costume lamé va exercer sur son compte en banque. S'il se laisse faire, il aura à s'expliquer sur son découvert devant M. Sévert, l'homme qui surveille ses faits et gestes commerciaux depuis les bureaux de la Banque nationale des Peureux.

Il faut que Lucien réagisse. Il fait le tour de la voiture en prenant l'air soucieux de l'expert à la recherche du moindre défaut de carrosserie.

En retrouvant le vendeur, il essaie de reprendre l'avantage. Quand le moustachu annonce le kilométrage et la consommation de la voiture, Lucien s'autorise un air légèrement insatisfait. En fait, ces informations ne le contrarient pas, mais il ne faudrait pas que son interlocuteur croie qu'on peut lui refiler n'importe quoi.

Le moment de la prestation de charme arrive. Quand il s'en donne la peine, un Peureux peut séduire un autre Peureux. Le vendeur ouvre gracieusement une porte à madame en lui proposant de tester le confort des sièges. Pendant ce temps, Lucien se met au volant et son regard sérieux examine les commandes. Le vendeur lui détaille les fonctions de chacune d'elles. Lucien fait mine de

parfaitement les connaître.

L'homme de l'art a plus d'un tour dans son sac. Il sort un argument qu'il pense à la portée du jeune couple : le volume du coffre arrière. Il éprouve le besoin (avec un sourire en coin) d'ajouter qu'il contiendra facilement une poussette et tout le nécessaire à bébé.

Les résistances de Lucien commencent à s'effriter. Le moustachu sent que le moment est venu de porter le coup de grâce : il soulève le capot de l'engin. Il lance quelques commentaires de haute technicité en s'assurant du coin de l'œil que Lucien n'y comprend rien. Cette fois, il pense que c'est gagné : le client tente de faire bonne figure, mais on sent bien que la trouille l'a emporté. Ses dernières défenses sont abattues.

Pour enfoncer des clous qui viendraient encore à dépasser, le vendeur affirme que la couleur bleu nuit semble plaire à madame qui se sent obligée d'approuver pour ne contrarier personne.

L'affaire est donc faite, mais Lucien tente une dernière escarmouche d'arrière-garde surgissant d'on ne sait où. Le prix de la voiture est au-dessus de son budget prévisionnel ! C'est une folie qui l'effraie. Une onde d'appréhension passe dans le regard du moustachu qui esquisse un léger sourire et encourage le client à ne pas s'inquiéter. Il entraîne le couple dans son bureau et propose un café, ce qui ne lui coûte pas grand-chose par rapport à la commission qu'il va encaisser.

La question du prix revient sur la table. Le vendeur est inquiet, il comprend, il va voir ce qu'il peut faire, il s'absente quelques instants. Puis il revient avec un sourire rayonnant : un rabais de deux mille euros est consenti à Lucien. Cette réduction ne coûtera pas un centime à l'homme qui va se rattraper en minorant le prix auquel il consent de racheter l'ancienne voiture de Lucien.

En sortant, Lucien déclare d'un air soulagé qu'il ne s'en est pas si mal sorti que ça. Il se sent même ragaillardi puisqu'en obtenant une remise, il a montré qu'il était un Peureux qui ne se laisse pas intimider.

7.

Le cœur de Raymond

La vie sentimentale au sein du peuple des Peureux n'est pas plus simple que les autres aspects de leurs existences.

Betty et Raymond travaillent dans la même entreprise, au même étage d'un immeuble de bureaux dits « modernes ». Betty est outrageusement courtisée par Raymond. Elle s'en rend compte. Le jeune homme, très craintif, n'a pas encore osé lui avouer ses sentiments. La situation fait un peu peur à Betty, car elle ne sent pas du tout attirée par Raymond.

Certes, Raymond est un garçon agréable et poli, mais ses manœuvres pour attirer l'attention de Betty sont dérisoires et un peu pathétiques. Dans un monde de Peureux, il est très facile de repérer ceux qui sont encore plus peureux que les autres : Raymond est de ceux-ci. Pourtant, il la fait rire. Chaque fois, qu'elle passe dans le couloir ou qu'elle travaille auprès de la photocopieuse, il trouve un prétexte pour la croiser au même endroit et se livrer à quelque facétie plaisante.

Betty n'a aucune raison ni envie de faire du mal à Raymond. Elle non plus n'est pas très courageuse. Elle n'ose pas lui dire que son insistance est dérangeante et, de toute façon, promise à l'échec. En outre, si elle prenait cette initiative, le garçon chercherait à sauver la face. Il lui suffirait de déclarer qu'elle se trompait et qu'il n'avait jamais cherché à la draguer. Dans ce cas, Betty se trouverait piégée puisqu'elle passerait pour une fille prétentieuse qui estime devoir être courtisée par un homme dès qu'elle paraît. On est dans un cas d'attirance asymétrique, la pire situation sentimentale au pays des Peureux.

Du côté de Raymond, la situation est encore plus dramatique. Il voudrait déclarer sa flamme. Une telle démarche est aléatoire, la probabilité d'un échec cuisant est grande. Il cherche à évaluer ses chances de réussite, mais – objectivement – il est bien obligé de s'avouer qu'elles sont minces. En dévisageant Betty, il se rend compte qu'au fond de ses magnifiques yeux pers, il ne décèle pas la moindre lueur magique qui pourrait rappeler celle des femmes amoureuses qu'il voit au cinéma.

Bien sûr, il pourrait continuer à faire comme si de rien n'était. Il se débrouillerait pour la croiser dans n'importe quel coin de l'entreprise et il trouverait de nouvelles astuces pour la divertir. Il pourrait même l'inviter à boire

un café ; un café, ce n'est pas comme un dîner, ça n'engage à rien.

Mais Raymond est un Peureux cruellement réaliste. Il se rend compte que la situation ne peut rester figée. Il en souffre et peut-être que Betty en est importunée aussi. En plus, il sent que ses collègues de travail qui le surveillent du coin de l'œil se moquent de lui et de sa pusillanimité. Si ça se trouve, ils ont lancé des paris sur ses chances de réussite. L'humiliation n'est pas exclue.

Depuis quelque temps, il cherche à se convaincre de se déclarer.

Les yeux clairs et le teint frais de Betty lui tordent les entrailles. Lorsqu'il commence une phrase et ne la finit pas, il se taperait volontiers la tête contre les murs. Chaque fois que la situation pourrait être favorable à la confession de ses sentiments à Betty, il recule à la dernière seconde, réflexe classique chez les Peureux.

La seule solution qui s'offre à lui, c'est de se déclarer par mail. C'est un procédé d'une grande lâcheté, mais il n'est pas capable de mieux faire. Il admet qu'il est un Peureux et qu'il a donc le droit d'être lâche sans pour autant se culpabiliser.

Un soir de spleen plus morose qu'un autre, Raymond décide d'envoyer un mail à Betty. Son texte est *soft* pour ne pas affoler la jeune femme. Il reste mesuré dans l'expression de ses sentiments, mais ne peut s'empêcher d'écrire que Betty occupe toutes ses pensées. Il regarde son mail, se concentre une dernière fois avant d'appuyer sur la touche d'envoi. Il est à deux doigts de se dire qu'il commet une grosse bêtise, mais il appuie quand même. Il est 21 heures.

En mourant d'angoisse à petit feu, il va attendre vainement une réponse jusqu'à minuit. Ce qui signifie qu'il va devoir affronter Betty, le lendemain, les yeux dans les yeux. Au pays des Peureux, c'est l'équivalent d'un grave danger.

Le jour d'après, Raymond sent le passage de la jeune fille dans le couloir, mais il ne lève pas les yeux. Aujourd'hui, il ne va pas trouver un motif bidon pour la suivre. Toute la matinée, il élabore des scénarios pour gérer leur prochaine rencontre. Son tour d'horizon le rend pessimiste. Si la belle ressentait quelque sentiment pour lui, il y a longtemps qu'elle aurait réagi à son mail. Le pire va donc arriver. Il va vers une défaite cuisante en rase campagne ; les autres se moqueront de lui à juste titre. L'urgence devient de sauvegarder sa dignité. On peut être un Peureux et avoir de l'amour propre, Raymond en est persuadé.

À midi, n'y tenant plus, il se précipite dans le local à photocopieuse dans lequel Betty s'est engouffrée. Lorsqu'il y pénètre, la jeune fille s'active sur la machine, le dos tourné. Elle a parfaitement perçu l'arrivée de Raymond :

— Écoute, Raymond, il faut qu'on parle !

À cet instant précis, il sait qu'il a perdu définitivement la bataille. Tous les amoureux du monde le savent : lorsque l'objet de leur convoitise prononce cette phrase, c'est très mauvais signe. Et pour tout dire, c'est le début de la fin.

Betty se retourne. Elle est terrorisée par le regard défait de Raymond, elle a du mal à le fixer. Elle craint qu'il pleure, ce serait une vraie catastrophe. Chez les Peureux, on se contente d'avoir peur, on ne pleure pas. Raymond se contente d'être rouge comme une pivoine. Il tente un dernier baroud d'honneur en disant qu'il s'y attendait. Betty n'y croit pas, elle pousse un soupir d'impatience :

— Écoute, Raymond, restons bons amis !

Dans tous les pays du monde, c'est comme ça que s'achèvent les histoires sentimentales qui n'ont pas commencé. C'est la deuxième phrase fatidique dans ce genre de scène. Raymond secoue la tête de dépit, il sait qu'il ne pourra jamais être ami avec Betty. Il n'a plus qu'une solution honorable : ne pas lui répondre et prendre la porte.

Sa dignité lui commande de ne pas s'accrocher.

8.

Chez les Peureux, il y a des miséreux

Les Peureux sont gouvernés par des élites pusillanimes. Le ministère de l'Économie et des Finances change de titulaire tous les six mois. Dans ces conditions, il n'est guère surprenant que la précarité s'étende au sein de la population.

L'exemple suivant est particulièrement désolant.

Marie et ses trois gamins vivent dans une sorte de caravane améliorée au bout de la rue. Elle a quarante-trois ans et trois enfants. Le dernier a six ans. Elle les élève seule et reste très vigilante sur leur bonne éducation. Tous les voisins craignent que le vieil Ernest les vire un jour ou l'autre pour vendre son terrain qui vaut son pesant d'or. Les promoteurs immobiliers sont à l'affût.

Jules est un Peureux qui vit dans un appartement de la rue de Marie. Il a quasiment supplié sa voisine de prendre les couvertures chaudes qu'il lui donnait pour passer l'hiver. Il a remué toutes ses armoires et celles de sa sœur pour trouver des habits qui aillent à ses gamins. Mais Marie a eu du mal à accepter les offrandes. Les Peureux puissants qui détiennent le pouvoir et qui maintiennent une grande partie des autres Peureux dans la misère ne savent pas ce qu'ils doivent à la dignité de ceux-ci. On peut-être peureux, mais avoir de l'honneur.

Dans le passé, certains Peureux ont dépassé leur couardise et se sont fâchés. Il y a eu des Gilets verts et il y aura encore des vêtements de toutes sortes de couleurs pour signifier le courroux des plus faibles. Si trop de gens ont froid pendant l'hiver, il est possible que de nouvelles rébellions éclatent. Au printemps, les salariés mal payés pourraient défiler en levant le poing.

Jules, son voisin, se demande souvent ce qu'il ferait à la place de Marie. Il travaille beaucoup, mais perçoit un revenu peu élevé qui lui permet tout juste de vivoter. Il appartient à cette classe de Peureux qui craint de tomber dans une misère noire au moindre coup du sort.

Jules a presque l'âge de Marie et panique dès qu'il faut envisager une réparation du chauffe-eau dont il n'a pas prévu le coût. *Serai-je capable de ne pas trembler*, se demande-t-il, *lorsqu'à partir du quinze du mois, je devrai nourrir tout le monde de nouilles et de patates* ? Parfois, il tente de faire accepter une part de gâteau ou une pizza à Marie : c'est encore pire qu'offrir un manteau

à son aîné. Elle dit qu'elle s'en tirera et qu'il peut garder sa charité. Peureuse, misérable et orgueilleuse.

Si la famille de Marie est mise à la rue, Jules sera-t-il capable de lui venir en aide ? Ou bien fermera-t-il les yeux comme tous ceux qui détournent le regard lorsque les indigents tendent la main sur le trottoir ? Non seulement il craint la détresse extrême dans laquelle Marie pourrait être plongée, mais en plus, il redoute que sa propre réaction ne soit pas à la hauteur de l'humanité nécessaire.

La situation de Marie et sa marmaille l'effraie, mais il se rend compte qu'il a encore plus peur à l'idée d'être à sa place. Jules pense qu'il n'aurait pas la moitié du quart du courage de la jeune femme. Lorsqu'il est très malheureux, il ne sait pas faire autre chose que se morfondre, pleurer et en vouloir au monde entier. D'ailleurs, c'est ainsi que les Peureux puissants qui gouvernent le pays tiennent les masses peureuses : vous êtes malheureux ? Vous pourriez l'être beaucoup plus !

Jules pense parfois au roi, à sa cour et aux députés peureux qui se sont arrogé le pouvoir : ils pourraient tous se préoccuper de la misère du peuple. Les députés sont moins craintifs que la plupart des citoyens, dont la plupart reculent devant les responsabilités. Mais ils ne sont pas assez courageux pour s'opposer au roi des Peureux. Eh bien, non ! Au lieu d'aider les indigents, ils menacent les autres de tomber dans la pauvreté. Il faut avoir une trouille abominable de ses contemporains pour en arriver à les gouverner en leur inspirant de la peur. Le pire du pire, c'est que c'est le peuple des Peureux qui les a élus.

Parfois, Jules pense qu'il y a pire que des Peureux, il y a des Peureux ridicules.

La rumeur rapporte que les services sociaux pourraient enlever les enfants à Marie afin qu'ils soient élevés dans des conditions « dignes ». Comme si on pouvait trouver des ménages plus « dignes » que Marie qui se bat contre tous ! Et si on la laisse seule, que deviendra-t-elle ? D'autres ont voulu en finir avec la vie pour moins que ça.

Jules est employé à la Sécu. Il n'y fait pas grand-chose de passionnant, mais il a un revenu régulier. Souvent, il dit à ses copains et copines de bureau qu'il a peur d'une société où l'on est rémunéré pour s'ennuyer. Ils rigolent jaune, mais il sent bien que ses collègues se posent la même question.

Jules parle aussi de la situation de Marie à Charles. Il travaille sur les chantiers. Lui est payé pour s'esquinter le dos et les mains en construisant des appartements dans lesquels lui et ses enfants ne vivront jamais. Charles répond à Jules que le cas de Marie est bien triste, mais qu'il n'y peut rien. Jules sent qu'il

a aussi peur que lui. Il a remarqué que Charles évite de passer devant la caravane de Marie. D'ailleurs, la plupart des passants n'osent même plus regarder son misérable logis. Surtout depuis que des cartons ont obturé les fenêtres brisées.

Une délégation de Peureux s'est constituée pour plaider la cause de Marie à la mairie. Le maire était visiblement bien ennuyé. Il répétait « Je comprends » après chacune des phrases de Jules et des autres citoyens. Dans son regard, on voyait l'envie qu'ils partent tous au plus vite et l'infini regret de s'être fait élire pour entendre des histoires aussi misérables. Régler des soucis de riches serait sans doute plus rassurant.

Une proposition a été faite à Marie d'être relogée dans un foyer d'hébergement. Refus de l'intéressée. Elle craint les vols et de voir jouer ses enfants avec des chenapans qui leur enseigneraient les mauvaises manières.

À l'église, le père Rageon n'a pas été d'une aide plus grande. À Jules et ses amis, il a sorti le discours homologué par le Vatican. Il faut prier. Dieu nous soumet à des épreuves, c'est normal : nous devons nous montrer humbles pour assurer notre Salut. Fermer le ban ! Et les fidèles, transis de la peur de se voir fermer la porte du Paradis, se sont inclinés...

Marie reste dans sa misère et Jules dans sa peur.

9.

Marina et M^{lle} Péra

Marina a sept ans. Lorsqu'elle est en société, elle dit « huit ans », parce qu'elle estime que c'est à cet âge qu'on sait lire et écrire et, qu'en conséquence, on devient plus sérieuse.

Marina est une petite fille intelligente. Il lui semble que les gens autour d'elle ne sont pas d'un tempérament très tranquille. Elle aimerait bien connaître les raisons de cette crainte permanente.

D'autant plus que la peur étant un sentiment contagieux, elle aussi se sent un peu peureuse.

Le soir, avant de dormir, elle jette un coup d'œil sous son lit pour s'assurer qu'aucun monstre ne s'y est glissé avec la ferme intention de la dévorer pendant son sommeil. Elle a entendu parler de loups cruels qui n'hésitent pas à employer ce genre de ruse. Sa maman la rassure (enfin, quand elle le peut, parce que c'est une Peureuse) : lorsqu'on est du peuple des Peureux – dit-elle – il est normal de craindre la nuit. Elle-même reconnaît n'être jamais très rassurée quand tout s'éteint.

Marina bénéficie de deux avantages. D'abord, elle a le droit de laisser allumer sa petite lampe de chevet en forme de Mickey, de façon à s'endormir en paix. Le second rituel, c'est l'histoire que doit lui lire l'un de ses parents lorsqu'elle est au lit. Elle n'est pas très exigeante : *Peter Pan*, *La Petite Sirène*, *Pinocchio*... Tout est bon, pourvu que le conte ne fasse pas peur et qu'elle ait l'impression d'être une petite fille importante pour ses parents. Parfois, elle est obligée de rabrouer son père parce qu'il se trompe en sautant une page du livre.

Elle a beau faire, la nuit lui fiche la trouille. Elle en parle avec Marius, le petit vieux rigolo en peluche qui a le devoir de l'accompagner sur son oreiller. Marius rassure mieux que Pouf, le renard froussard qui fiche le camp au fond des couvertures dès que Marina a les yeux fermés.

Pourtant, Marina est bien obligée d'affronter les ténèbres (ou au moins la pénombre) si elle veut être en forme le lendemain à l'école. Sur les bancs de la classe, la vie est intense. D'abord, il y a la maîtresse, M^{lle} Péra, qui a l'air d'un aigle méchant avec son bec crochu et son regard cruel. D'après plusieurs sources

adultes et concordantes, il semble qu'elle ait peur de ses élèves ; c'est pour ça qu'ils sont priés de travailler durement. Marina a l'impression que M^{lle} Péra n'aime personne. Elle paraît craindre tout le monde, notamment le directeur de l'école dont la vue la fait rougir. Elle ne doit sûrement pas avoir d'enfants qui regardent sous leur lit tous les soirs.

Marina redoute surtout la voix aiguë de M^{lle} Péra. Mais elle travaille bien, la maîtresse la reprend rarement. Ce n'est pas comme Maïa, la fille qui affirme qu'elle n'a peur de rien ni de personne. En conséquence, elle s'autorise à faire ses devoirs n'importe comment et ça se termine toujours par une crise de M^{lle} Péra qui se met à piailler comme un moineau affamé et apeuré.

Le pire moment de la journée d'école, c'est la récré. Pendant ce laps de temps, les deux bandes rivales de la classe déclenchent leur guerre. Il y a d'un côté la troupe de Robert. En gros, elle est composée de ceux qui jouent au foot dans le club du quartier. Deux filles y ont été admises : Josiane et Géraldine. Ces admissions ont été prononcées par Robert lui-même, *de manière tout à fait exceptionnelle*, a-t-il précisé. De source sûre, on pense qu'il y a une amourette entre Robert et l'une des deux filles. La seconde aurait menacé de tout dévoiler si elle n'était pas admise aussi dans le groupe.

Face à Robert et à ses sbires, on trouve l'équipe du Grand Jacquot, celui qui redouble son cours moyen. En fin stratège, le Grand Jacquot a fédéré autour de lui tous ceux qui ne supportent plus Robert et sa bande de foteux.

Dans ces conditions, chaque camp redoute l'autre : les hostilités sont inévitables. Il n'est pas rare que les récréations se terminent par des genoux ensanglantés ou des séjours à l'infirmerie.

Marina et la plupart des filles bénéficient d'un privilège de neutralité, même si le Grand Jacquot estime qu'elles pourraient se donner la peine d'applaudir ses troupes de temps en temps.

Marina n'aime pas cette violence. Elle s'est donné le courage de demander au Grand Jacquot la raison pour laquelle il se bat avec Robert. Le Grand Jacquot a répondu qu'elle ne pouvait pas comprendre et qu'elle devait le laisser tranquille avec ses questions idiotes. Marina en a conclu que les garçons avaient la trouille qu'on leur pose des questions, ce qui est vraisemblable.

Sa maman lui a confirmé son observation. Selon elle, il faut être bienveillante avec les hommes. Dans le peuple des Peureux, ce sont eux qui sont souvent les plus lâches. Ils craignent parfois de ne pas plaire aux filles, ce qui leur fait dire n'importe quoi.

En dehors de l'école, Marina est amie avec Lucie et Gloria. Il leur semble

qu'il faut être au moins trois pour affronter le monde. Aller de l'avant seule ou à deux, c'est très risqué. Heureusement, le trio est très soudé.

La mère de Gloria a un second mari ; il est correct avec la petite fille, mais Gloria sent qu'il n'est pas comme un vrai papa. La fillette fait l'expérience effrayante de l'indifférence. Heureusement, elle peut le raconter à Lucie et Marina qui l'aident par leurs remarques appropriées.

Chez Lucie, l'ambiance est bizarre. Sa mère et son père semblent l'aimer : elle est couverte de cadeaux et de beaux habits. En revanche, la discipline est sévère : chez elle, il faut finir son assiette et ranger sa chambre ! Marina craint toujours de commettre un impair lorsqu'elle est invitée chez Lucie.

Gloria et Lucie sont sympas, mais ne sont jamais très tranquilles. En les observant, Marina a découvert le syndrome du moindre mal. Quand on a peur, on est malheureux et quand on est malheureux, on trouve toujours plus malheureux que soi.

En résumé, Marina s'est construit l'existence la moins craintive possible. Elle s'est prémunie du loup qui erre pendant la nuit. Elle a analysé la violence de Robert et du Grand Jacquot et elle sait qu'elle pourrait avoir une vie de petite fille plus difficile que la sienne. Son papa lui a dit qu'elle était d'une grande lucidité. Marina ne sait pas encore ce que veut dire « lucidité », mais elle va demander à M^{lle} Péra.

10. Un Peureux peut-il prendre l'avion ?

C'est décidé depuis plusieurs mois : Charles va rendre visite à sa fille qui étudie à New York. Il a accepté, car il sait que sa visite fera plaisir à son enfant et à sa femme Élisabeth qui l'accompagne. L'aéroport international des Peureux a été inauguré récemment. Le roi a convenu que son royaume ne pouvait pas se soustraire au trafic aérien international sans s'exposer à des sanctions de la part des autres pays.

Lorsque l'éventualité de ce voyage a été évoquée par les deux femmes, Charles a bougonné. Il n'a rien dit, mais elles comprirent instantanément les raisons de son manque d'enthousiasme : Charles a peur de l'avion. Au pays des Peureux, c'est fréquent, c'est pour cette raison que le trafic aérien est restreint. En plus, Charles a horreur d'être extrait de son petit monde. Il considère que le changement de ses habitudes est un véritable attentat à sa tranquillité. Ne pas retrouver à la même place son rasoir électrique, sa brosse à dents, ses chaussettes propres... tout cela crée dans la tête de Charles une angoisse particulière, comme s'il se retrouvait en prison, privé de tout repère.

Cependant, la date de ce voyage arrive. Charles n'ose pas espérer une grève des pilotes ou des aiguilleurs du ciel, cela ne ferait que reporter l'échéance. Malgré tout, il est doté d'un vieux fond de dévouement. Il n'est pas envisageable qu'il manque à ses devoirs et plus particulièrement à ses obligations familiales. Refuser un voyage à New York serait pour lui une sorte de démission. Priver sa fille de l'affection d'un père peureux, ce serait inacceptable.

Dès l'arrivée à l'aéroport, Charles souffre du tournis. La foule pressée surgit devant lui, derrière lui, sur les côtés. Sa première pensée, c'est de dire qu'il est cerné par une coalition de froussards. Tous les visages qui se pressent autour de lui sont marqués par l'angoisse. Les gens qu'il observe prennent des airs affairés ou tourmentés. Parfois, un homme ou une femme, poursuivi par une valise à roulettes bruyante, court vers une destination inconnue. La panique de cet éventuel voyageur rassure un peu Charles. Il n'est pas le seul à craindre ce qui est en train de lui arriver.

Tout dans le décor paraît inquiétant pour Charles. Les portes qui s'ouvrent toutes seules, passe encore. Charles en franchit toutes les semaines pour entrer

dans son supermarché habituel. Mais dans un aéroport comme dans une gare, les autorités se font un devoir de remplir le moindre espace libre de panneaux électroniques ou d'écrans informatifs plus ou moins clairs. Ceux qui ne savent pas les lire ou qui ont un défaut de vision craignent de se tromper, ce qui ajoute à leur confusion.

Charles ne sait pas quel est le panneau qu'il faut regarder. Il se rassure encore un peu en constatant que beaucoup de ses voisins lèvent la tête en semblant complètement égarés. Heureusement, Élisabeth sait. Elle a l'air au courant et fait signe à Charles de l'accompagner.

Dans l'espace, les gens partent, arrivent ou ne font rien. Charles pense que la plupart craignent autant que lui ce monde impersonnel, mais ils ne le montrent pas. La seule hypothèse qui lui vient à l'esprit, c'est qu'il existe une sorte de convention sociale qui interdit de se sentir mal à l'aise dans un lieu aussi fréquenté qu'un aéroport. Quand on ne sait pas où on va, on fait semblant de savoir ; c'est comme ça !

Quelqu'un aurait dû lui expliquer dès le départ de sa vie qu'il existe des moments où tout le monde se précipite au même endroit, ce qui entraîne forcément un sentiment d'oppression pour chaque individu.

Heureusement, Élisabeth continue d'être certaine de ce qu'elle fait et de leur destination. Parfois, elle stoppe sa course, lève la tête, avise une information lumineuse, puis repart. Le seul souci de Charles, c'est de ne pas perdre de vue son manteau rouge.

Le bâtiment est entouré de larges baies. Charles a l'impression que le progrès a inventé les constructions sans murs. Il se sent dans une bulle.

Un des nombreux moments qu'il craignait survient. Peu de voyageurs empressés lèvent les yeux vers les pistes, trop habitués sans doute à ce spectacle. Mais Charles est subjugué, scotché comme dirait son petit-fils (celui que son garçon Max a fait à Samantha). Il est impressionné par l'immensité des pistes qui s'en vont au loin et surtout par les monstres d'acier qui les parcourent avant de s'arracher de terre.

Il a devant lui un Airbus dont la carlingue est peinte aux couleurs nationales. L'engin est rangé de manière à déverser son flot de voyageurs. Charles fixe intensément ce prodige. Comment cet amas de plusieurs dizaines de tonnes d'acier ou de métaux divers peut-il s'élever dans les airs et y rester ?

Jusque-là, il était apeuré, mais là, devant cette vision, il se sent envahi d'un sentiment d'effroi. Il y a quelque chose d'inhumain dans l'idée de s'enfermer dans une coquille, en espérant traverser l'océan tout en restant en suspension.

Élisabeth est déjà à dix mètres devant lui et tape du pied pour marquer son impatience. Il est rappelé à l'ordre : il doit poursuivre son trajet vers l'inhumanité, il s'y est engagé.

Soudain, Élisabeth s'arrête et pose sa valise derrière une file d'attente.

— C'est là !

Charles ne sait pas ce qu'elle a trouvé, mais elle semble être sûre d'être au bon endroit. Timidement, il tente de s'informer, mais il se fait rabrouer :

— Tu vois bien que c'est là qu'on doit enregistrer les bagages.

Dont acte. Attendre dans les files d'attente, il sait faire. C'est comme au supermarché, à la poste ou à la Sécu. Il s'inquiète quand même du temps qui s'écoule, ne vont-ils pas manquer l'avion ? Mais il sent qu'il ne doit pas s'informer davantage. Élisabeth est dans cet état curieusement évanescent qu'il connaît bien. Une question un tant soit peu incongrue suffirait à la faire voler en éclats. Sa femme est une Peureuse irritable.

Le couple se présente enfin devant le comptoir. Une hôtesse est là, elle est plongée dans un tas de trucs incompréhensibles. Elle lève la tête : maquillage impeccable, peau bronzée, dents blanches, sourire de rigueur... Les questions existentielles continuent à se bousculer dans la tête de Charles : comment, mais comment donc font les gens pour sourire à d'autres gens, alors qu'ils n'en ont pas la moindre envie parce que les autres gens les effraient ?

À un moment donné, un ordre jaillit :

— Mets ta valise sur le tapis.

Charles hisse sa valise. Les mains manucurées de l'hôtesse y attachent une étiquette, puis Charles connaît un instant de frisson. Le tapis se met en marche. Avec effroi, il observe ses gilets, ses chaussons et sa brosse à dents disparaître dans un trou noir. Comment peut-on construire des usines gigantesques comme un aéroport international dans le seul but de le priver de ses objets les plus usuels ?

Élisabeth lui a fourré sa carte d'embarquement et son billet dans les mains. À un autre moment de son cheminement, des bras inconnus se tendent, lui volent ses documents, puis les glissent de nouveau entre ses doigts. En même temps, une voix lui susurre qu'il va passer un bon voyage, ce dont il n'est toujours pas convaincu.

Dans la salle d'embarquement, on est autorisé à s'asseoir quelques instants. Charles dévisage ses voisins. Les visages sont oppressés ou indifférents, mais dans tous les cas, les teints semblent gris ou terreux. Pour se rassurer, Charles pense que les autorités font des économies sur l'éclairage ou alors qu'ils

tendent d'intimider les voyageurs dans une lumière glauque pour qu'ils se tiennent tranquilles.

Un brouhaha près d'une porte d'embarquement, les gens s'agitent, convergent :

— Tu viens, c'est à nous !

Charles quitte son siège à regret. Dire qu'il se précipite vers la file d'attente qui se forme ne serait pas vraiment conforme à la réalité. Il pénètre dans la carlingue. Deux hôteses se tiennent élégamment devant lui et lui sourient. Avant de partir, il aura satisfait l'un de ses fantasmes : saluer des filles aussi belles que celles qu'on voit à la télé.

Élisabeth pousse soudain le même cri :

— C'est là !

Charles comprend qu'il doit s'installer. Un grand ballet de mouvements divers se déroule. On ôte les habits superflus, on fait claquer des casiers, on s'excuse de boucher le passage. Et puis, on s'assied dans des fauteuils profonds avec un « Ouf » de soulagement.

Bientôt, tout bouge. Élisabeth dit que « Ça y est, ça roule ». Cette fois, ce n'est plus une façon de parler : Charles va prendre l'air.

11.

La peur du sauveteur

Parfois, au pays des Peureux, la vie n'est pas un long fleuve tranquille. On y rencontre aussi une minorité de courageux.

Samedi dernier, à onze heures, dans l'allée principale du centre commercial, un cri de femme a soudain fendu l'air. Trois gaillards ont plaqué une jeune fille contre un mur avec le projet évident de la violer. La pauvre se débattait comme elle le pouvait.

Anthony a volé à son secours, mais les trois mecs se sont retournés contre lui et lui ont administré une sévère correction. Le jeune homme a été renversé, puis roué de coups alors qu'il était à terre. Aucune des personnes présente ne lui est venu en aide. Résultat : deux côtes cassées, un poignet brisé et de nombreuses contusions au visage. En outre, il a droit à un petit séjour de vingt-quatre heures à l'hôpital « en observation ».

Anthony est pourtant un gars tranquille. Pas le genre à chercher des histoires à castagne.

Pendant qu'une infirmière s'occupe de ses plaies, il repasse mentalement les quelques instants de la bagarre et ceux qui l'ont précédée.

De quoi est-il allé se mêler ? S'il s'était contenté de rester à l'écart comme tout le monde, il serait en train de se préparer pour aller au stade avec les copains. Intervenir à un contre trois, c'était complètement idiot. Les trois crétins qu'il a ambitionné d'affronter le lui ont fait comprendre rapidement. Les flics lui ont aussi expliqué qu'on n'attaque pas en situation d'infériorité ; on prévient la police. Ils avaient raison.

Sur le coup, Anthony est certain d'avoir hésité. Ce n'est pas lui qui se jette dans la bagarre sans réfléchir. Or, la situation présentait beaucoup de dangers. La peur paralysait la plupart des témoins de la scène ; quelques-uns pressaient le pas pour ne pas voir ce qui se passait. Anthony ne pouvait donc pas compter sur un peu d'aide. Pendant un instant, il est resté figé.

Pendant cet espace de temps très court, Anthony est passé par tous les stades de la peur. D'abord, il s'est senti comme pétrifié. Puis, l'idée de partir en courant lui a traversé l'esprit le temps d'un éclair. L'idée de ne pas se mêler de cette affaire lui convenait très bien. Après tout, il ne savait rien de cette fille et de sa

relation avec les trois agresseurs. Il risquait de se mêler d'une affaire dont il ne connaissait pas les dessous.

Quand il se souvient de ces quelques secondes fatidiques, Anthony se reproche d'avoir trop tardé à intervenir. Le constat est là : il a lambiné. Il pense que s'il avait été vraiment courageux, il aurait dû intervenir tout de suite, sans barguiner. De toute évidence, c'était nécessaire : la fille passait un très mauvais moment et on ne pouvait attendre plus longtemps pour venir à son secours.

Dans un second temps, une foule de sentiments contraires l'a assailli. Ne pas porter secours à cette fille constituait un délit majeur : non-assistance à personne en danger. Les passants saisis de peur s'enfuyaient pour ne pas être surpris à ne rien faire. En outre, s'abstenir d'intervenir aurait généré un remords qui l'aurait poursuivi longtemps.

Enfin, un élément emporta sa décision : son amour-propre. Il n'y a rien de plus pénible qu'une blessure d'amour-propre pour cause de lâcheté, surtout quand on se l'inflige à soi-même. Trois à quatre secondes plus tard, Anthony s'est lancé malgré le risque : un mauvais coup, pire peut-être. Il a tenté de dégager l'inconnue agressée en retournant l'un des loubards vers lui. Il ne peut pas oublier les sensations qui l'ont bouleversé au moment où il a agrippé l'un des types par le col de son blouson. Quelle trouille ! D'un seul coup, son esprit et son corps se sont trouvés transis de peur. Tout lui donnait l'envie de le lâcher et de s'enfuir : la pulsion violente qui lui remuait les tripes, le regard méprisant du mec, le pressentiment qu'il allait peut-être se faire massacrer...

Trop bouleversé pour être lucide, Anthony succomba au nombre et fut jeté à terre, puis frappé sur toutes les surfaces du corps.

La bousculade, les insultes et les coups ont duré, duré, duré... La seule protection de ses bras était dérisoire. Heureusement, il n'a pas perdu connaissance. Soudain, des sifflements stridents, des cris, des galopades ont résonné. Des policiers ont accouru. Deux des agresseurs ont été arrêtés et le troisième s'est enfui.

En somme, dans un laps de temps minuscule, Anthony s'est trouvé projeté devant deux options diaboliques : la peur d'être blessé ou la peur d'être considéré comme un lâche par la société et par lui-même, ce qui est encore pire.

Comme il a choisi la première solution, tout le monde lui dit qu'il a été courageux. Certains ont même parlé d'héroïsme, ce qui le gêne. D'abord, parce qu'il ne sait pas quelle tête arborer : pour lui, être félicité est un vrai pensum. Dans sa cité, il n'a pas l'habitude d'être considéré. Ensuite, il a connu une frousse abominable ; il est persuadé que ce n'est pas comme ça que se comporte

un héros. Les vrais héros – pour Anthony – ce sont ceux qu’il a connus dans ses livres d’histoire. C’est-à-dire ceux qui sont partis sans se retourner en 1914 ou en 1939 pour défendre le pays et qui ont tant souffert pendant de longues années.

Quelqu’un lui a dit que s’il ne voulait pas être qualifié de héros, c’était parce qu’il était modeste. Pourquoi faut-il donc choisir entre ces deux qualificatifs, héros ou modeste, dont il a horreur ? Qu’a-t-il fait pour mériter cette punition ?

Pendant les soins, l’infirmière lève ses yeux clairs vers lui et lui dit que s’il ne veut être ni héros ni modeste, il sera – pour elle – et définitivement, quelqu’un de bien. Puis, elle lui annonce une visite qui patiente dans le couloir. Celle qu’il redoutait : la jeune fille.

Odile a le teint terne et les yeux brouillés ; elle a sans doute pleuré. Elle tente de cacher son visage fatigué et ses longs cheveux sous son bonnet rouge et son écharpe de la même couleur, entortillée autour de son cou. Elle dit qu’elle ne sait pas quoi lui dire. Il lui répond qu’il ne sait pas quoi lui répondre. Elle rit.

12.

Un jour d'orage

Au pays des Peureux, le climat est changeant. Quand on a dix ans, on peut être apeuré par les caprices du ciel ou bien leur résister.

Jojo a dérapé sur la pente herbeuse, il est retombé deux mètres plus bas. Il peste contre ses vieilles Pataugas qui ne sont pas adaptées à cette surface. Il a beau agiter ses petites jambes nues, il n'a pas réussi à suivre les autres qui courent derrière le short de la monitrice. Il a dix ans et on l'a admis dans le groupe des onze-douze ans, alors qu'il est d'une complexion plutôt fragile.

C'est à cette erreur scandaleuse qu'il pense alors qu'il se trouve le nez dans l'herbe humide. Il jette un regard éperdu vers le haut. La forme de la maison de la colonie de vacances lui paraît si loin ! Il a l'impression qu'elle est entourée d'une sorte de brouillard humide. Le dernier des fuyards l'atteint déjà. C'est Mollard, dont la silhouette vient d'être absorbée par le bâtiment. Et cette idiote de monitrice qui ne s'est même pas retournée pour lui tendre la main ! S'il avait quelques années de plus, Jojo saurait qu'au pays des Peureux, tous les gens sont peureux, donc que la vie, c'est un peu chacun pour soi.

Dans sa chemisette grise, il grelotte de froid. Il va passer son gilet marron, qu'il a noué autour de ses reins comme lui a appris sa mère. Il se retourne en espérant une sorte d'erreur. En déclenchant la pluie qui approche, les dieux du temps se sont sûrement trompés. Non ! Le ciel est plein de nuages noirs qui semblent fondre sur lui. Il va essayer de leur résister courageusement, mais il ne se promet rien.

Il lui revient à la mémoire que dans les montagnes du pays des Peureux, les orages ne sont pas rares en plein été.

Il reprend la montée du pré avec ses satanées Pataugas. Son frère aîné les a largement usées durant les colonies précédentes. Maintenant, son frangin s'en fout, il est dans un autre pays sans montagnes, pour un séjour tranquille, bien chauffé, bien chaussé. Jojo a déjà les orteils humides, malgré ses chaussettes de laine. Loin d'éponger le problème, elles l'aggravent, puisqu'il a aussi la sensation de glisser à l'intérieur de ses chaussures.

Au loin, sur l'autre versant de la vallée, il aperçoit les moutons du père Gus, qui ont l'air complètement indifférents à ce qu'il va arriver. Jojo et les autres

colons sont allés les voir de près l'autre jour, avec cette imbécile de monitrice, pour apprendre comment se fait le fromage de brebis. Jojo a même pu caresser l'une d'entre elles, avec son petit.

Lorsqu'il se souviendra du moment qu'il est en train de vivre, Jojo pensera à cette envie soudaine d'être dans la peau d'un mouton blasé face au déchaînement de la nature.

Il lève la tête : cette fois, il n'y a pas de doute, ça va tomber. Un premier roulement de tambour résonne dans la vallée. Si l'orage en restait là, ça pourrait aller, mais Jojo sait que le bruit va s'amplifier. Ses petites jambes sont à bout, il n'arrive plus à grimper. Pourquoi ont-ils été planté une maison de colonie au sommet d'une colline aussi raide ? Il devrait exister des règles sur l'altitude des colos.

Son béret vient de tomber, il est obligé de descendre d'un mètre pour le ramasser à quatre pattes. Le deuxième coup de tonnerre est puissant, mais Jojo résiste encore. Aïe, aïe, aïe ! Les premières gouttes s'écrasent sur son visage rond. Elles lui semblent énormes. Quand il pleut dans la cour de récré, les gouttes sont beaucoup plus fines, il les sent à peine. Il existe donc une hiérarchie des gouttes de pluie !

Cette fois, l'éclair a été terrible, Jojo tremble de peur, d'abord parce que le maître des cieux l'a sûrement repéré pendant cet éclat de lumière et ensuite parce que dans moins de trois secondes, le vacarme va être infernal. Il se jette dans l'herbe, les deux mains sur les oreilles, mais le maître a activé son canon le plus bruyant. Jojo pense un instant que la Terre terrorisée du pays des Peureux va s'ouvrir.

Cette fois, l'averse le frappe sans ménagement ; il est entouré d'un rideau d'eau ; il a l'impression que sa petite personne est comme un ruisseau ambulante. Une sorte de brouillard se forme devant ses yeux.

Un nouvel éclair monstrueux l'effraie et lui porte chance. Il aperçoit sur sa droite la cabane en bois. Il l'avait déjà repérée la semaine précédente avec ses copains, mais ils avaient l'interdiction de s'en approcher. Cette fois, il n'hésite plus ; c'est une question de vie ou de mort. Il trouve la force de courir avant la prochaine crise du maître des cieux, qu'il trouve impitoyable. La porte ne lui résiste pas. À bout de souffle, Jojo se jette sur un sol sec !

Il décide de se donner quelques secondes de récupération. La couverture en tôle de l'endroit amplifie le tapage assourdissant de la pluie. Le vent s'en est mêlé et siffle d'une manière parfaitement sordide. La cabane est assaillie de tous les côtés. Jojo imagine le pire : le toit s'envole et livre son petit corps à la colère

du maître des cieux, qui n'a que faire de son abri de fortune.

Dans la cabane, ça sent le vieux et la poussière, comme dans le grenier de la grand-mère de Jojo. Son regard fait un tour de piste. Dans la pénombre, il distingue de gros sacs alignés et appuyés les uns contre les autres. Il s'approche et plonge la main dans l'un d'eux : des grains de blé ou d'autre chose ! Jojo ne sait pas ce que font pousser ces grains, mais il pense que ce n'est pas la question prioritaire.

Le maître des cieux n'en a pas fini avec le pays des Peureux. Après un dernier grondement monstrueux qui fait tout trembler, il fait mine de cesser de jouer avec le tonnerre, mais pour varier les plaisirs, il renforce le vent qui torture violemment la tête de Jojo de ses vacarmes diaboliques.

Tout à coup, il entend comme des pleurs. Il se penche au-dessus d'une rangée de sacs. La première chose qu'il voit, c'est une paire de sandalettes et des socquettes blanches. Ses yeux s'habituant à la pénombre, il comprend que les chaussures sont sur les pieds d'une petite fille qui pleure. Son visage est posé sur ses genoux, qu'elle a ramenés contre sa poitrine. De temps à autre, entre deux sanglots, elle hoquète et renifle.

C'est Marina ! Une fille du groupe des sept-huit ans.

Le vent continue sa sarabande bruyante. Il enveloppe la cabane ; ne va-t-il pas la soulever et l'emporter dans les nuages ?

La petite fille continue de sangloter en se faisant la plus petite possible. Jojo ne sait pas quoi faire. Son frère Max, qui a treize ans, sait – lui – comment s'y prendre avec les filles. La situation se dégrade vite. Les intempéries viennent de fracasser un carreau du fenestron de la cabane.

Jojo, qui frissonne de trouille, trouve le courage de susurrer à Marina qu'il ne faut pas avoir peur. Il s'installe à côté d'elle derrière les sacs de grains.

Soudain, la porte de l'abri s'ouvre violemment, le vent s'engouffre, la poussière s'envole jusqu'à former un nuage qui pique les yeux. Comme dans un cauchemar, voici qu'un visage apparaît au-dessus de Jojo et Marina. L'eau inonde l'apparition, les cheveux se tordent en mèches informes, les dents menaçantes s'ouvrent largement :

— Jojo, Marina ! Bordel ! Qu'est-ce que vous foutez là ? On vous cherche partout !

La monitrice Monique, une Peureuse qui était si fière de sa permanente, n'est pas de bonne humeur.

13.

La soirée de Georges et de Jeanne

Voilà, j'y suis. Je crois que c'est Georges Clémenceau qui a dit que « Le meilleur moment de l'amour, c'est quand on monte l'escalier. » On voit bien qu'il n'a pas vécu au pays des Peureux ! Je ne suis pas du tout de son avis. Je suis au pied de l'immeuble de Jeanne et je suis mort de trouille. En plus, j'ai l'impression d'avoir des crampes dans mes jambes, je suis incapable de tout effort musculaire et surtout de prendre l'escalier.

L'immeuble est ancien. Les propriétaires ont coincé un ascenseur de style Art déco, comme ils ont pu, entre des volées de marches de pierre usées par le temps.

La première épreuve, ce sera le regard qu'elle me lancera en ouvrant la porte. J'ai effectué tous les travaux d'approche nécessaires. Normalement, il n'y a aucune raison qu'elle ait l'air contrariée. Et si elle affichait un sourire forcé ? Ce serait pire, je préfère ne pas y penser.

Le mieux serait qu'elle se moque de moi en rigolant de me voir, amoureux transi de froid (j'aurais dû attendre le printemps), avec mon misérable bouquet de fleurs à la main. Nous pourrions démarrer la soirée par un instant de dérision. Ce serait un bon début. Le rire libère de la peur, c'est bien connu.

Pour me rassurer, je fais l'hypothèse qu'elle n'aura pas suffisamment réfléchi pour m'envoyer paître et que nous pourrions passer à la préparation du départ pour le restaurant. Le choix a été ardu. J'ai évité la pizzeria, mais aussi le restaurant de luxe pour qu'elle ne s' imagine pas que je fais étalage d'un fric que je n'ai pas. Nous serons donc dans le milieu de gamme.

Ensuite, j'ai décidé d'un établissement pas trop loin de chez elle. J'ai pensé qu'il n'y aurait rien de plus lamentable que de faire trente fois le tour d'un quartier encombré pour trouver où me garer. Quand un homme sort avec une femme pour la première fois, il est préférable de ne pas lui donner le spectacle d'un chauffeur pestant au moment d'effectuer son créneau, tout en sachant qu'il a une bonne chance de le rater.

Donc, nous irons à pied. On ne peut pas tout maîtriser : je n'avais pas prévu qu'il fasse aussi froid. Tant pis ! Elle est charmante sous son bonnet de ski, entourée d'une vaste écharpe de laine. La température nous donnera un excellent

sujet de conversation pour démarrer la soirée. Il faudra tout de même que je l'aborde de manière spirituelle.

Après, il y aura le menu. Si j'en crois Richard, un copain qui a l'habitude, il faut rester sobre à ce moment. S'éterniser pour choisir ses plats fait mauvaise impression. Prendre une soupe, en affirmant qu'elle me rappellera celle de ma grand-mère, c'est désastreux. Dire : « Laissez-moi choisir, Jeanne, vous ne serez pas déçue », c'est particulièrement prétentieux.

Moralité : je la laisserai choisir, puis je ferai rapidement mon menu sans commentaire superflu.

Après, il s'agira de rentrer dans le vif du sujet. Comment rester serein à ce moment-là ? Comment avoir l'air du type décontracté sans aucune arrière-pensée libidineuse ? Je n'en ai aucune idée. J'ai déjà l'impression qu'elle va lire mes intentions les plus intimes dans mon regard. J'ai longuement travaillé l'expression de mes yeux bleus dans le miroir de la salle de bains, mais je crains que ça ne soit pas suffisant.

Selon Richard, il y a un seul traquenard à éviter dans la conversation : parler de moi. C'est le meilleur moyen de l'ennuyer. Il faut aussi éviter les phrases ridicules du genre : « Parlez-moi un peu de vous, Jeanne. » Le mieux est de choisir un sujet neutre à propos duquel elle pourra exprimer une opinion. Je pourrai parler du dernier film que j'ai vu, elle pourra embrayer sur ses goûts en la matière. Évidemment, il faudra choisir un titre qui lui correspond. Si j'annonce une œuvre intimiste alors qu'elle ne supporte que les comédies, je devrais obliquer vers un autre sujet en quatrième vitesse.

Le mieux serait de parler de sport. Évidemment, j'éviterai de me targuer de performances dont mes modestes prestations sont – de toute façon – très éloignées. Si elle court le week-end, je proposerai de courir avec elle, en prenant le risque de ne pas résister à sa foulée plus de deux cents mètres.

La recherche de nos intérêts communs devrait nous occuper le temps des entrées. À l'arrivée du plat principal, il faudra passer un cran. Richard conseille de ne pas se précipiter à ce moment-là, si je ne veux pas déguster mon dessert tout seul. Il me faudrait une première phrase douce, mais pas trop engageante. « Vous me plaisez beaucoup, Jeanne » me semble pas mal. La catastrophe serait qu'elle me réponde : « Ne te fais pas d'illusions, mon pauvre. » Là, évidemment, je serais aux portes du ridicule. Je pourrais toujours dire, sur un ton enjoué : « Mais, Jeanne, je n'ai pas d'autre idée que celle de passer une bonne soirée. » Ce sera pathétique, mais il s'agira de sauver la face.

L'autre étape-clé sera de choisir le moment où je devrais mettre ma main sur la

sienne. Richard conseille d'attendre le dessert en s'assurant tout de même qu'elle ait un peu bu. Si elle a résisté aux premières phrases douces, j'ai une chance d'accéder au stade du jeu de mains. Selon Richard, à ce niveau, il faudra encore rester élégant : pas question de laisser transparaître une intention ou une émotion égrillarde.

Une autre épreuve se profile. Comment faire pour payer le restau ? Évidemment, il est hors de question que je déclare benoîtement : on partage la note ? Richard m'a conseillé de me lever discrètement à la fin du repas pour aller régler les frais. Elle sera mise devant le fait accompli.

— Et si elle le prend mal, Richard ?

Si elle en fait toute une histoire, m'a répondu le spécialiste, ça voudra dire que je me suis trompé sur ses intentions. Il ne me restera plus qu'à mettre fin à la soirée, le plus dignement possible.

Le véritable moment crucial se jouera au retour, au pied de son immeuble.

Georges ! Secoue-toi ! Tu n'en es pas là ! Tu n'as même pas composé le numéro sur l'interphone !

Malgré ou à cause de ma peur, je décide de monter à pied à son étage pour reculer le moment du premier regard. Me voilà devant la porte de son appartement. J'ai les genoux qui refusent de me porter. Je ne peux m'empêcher de penser à une scène mille fois vue au cinéma. Elle m'ouvre en peignoir blanc avec l'air embarrassé et une silhouette d'homme torse nu surgit dans le fond du décor. On entend une voix forte :

— Un problème, Jeanne ?

— Tout va bien, Jeff !

Il faudra que je reste digne, ce qui n'ira pas de soi avec mon bouquet entre les mains.

Selon Richard, le mieux, dans ce cas, c'est que je me retire avec un sourire sarcastique. Lui balancer mon bouquet au visage reste une option discutable. Pourtant, ça me permettrait d'extérioriser l'expression de ma peur.

14.

Une prestation publique

Les Peureux se réunissent souvent en séminaire. En se serrant les uns contre les autres, peut-être obéissent-ils à un instinct animal de survie ?

Je dois monter à la tribune.

Combien sont-ils ? Au moins deux cents. Ma question est idiote, qu'ils soient cent ou trois cents ne change rien : je dois monter à la tribune et j'ai une peur abominable.

Que font-ils en cet instant précis ? Beaucoup regardent leur téléphone portable. Certains se mouchent, essuient leurs lunettes. D'autres profitent du changement d'orateur pour draguer leurs voisins ou leurs voisines.

Que pensent-ils ? Peut-être qu'ils se disent : encore une ! Je croyais qu'on en avait fini avec les discours ! J'ai faim, il est déjà onze heures et demie ! Tu crois qu'ils préparent déjà le buffet ? Quand je pense au boulot qui m'attend au bureau, je me demande ce que je fous là, dans ce séminaire à la con ! En plus, j'ai oublié de téléphoner à ma femme pour les vacances ! Tiens, la nouvelle oratrice a une drôle d'allure ! En jupe ! Comment est-ce possible dans un séminaire dont les trois quarts des participants sont des hommes ? Bref, ils ne font rien de positif, ils ne pensent rien d'encourageant. Et je ne parle pas de ceux qui se précipitent aux toilettes.

Finalement, ils ont autant peur de moi que l'inverse. Voilà qui ne me rassure pas, un Peureux ne rassure jamais un autre Peureux. C'est scientifiquement prouvé.

J'ai beaucoup hésité sur mon apparence vestimentaire. J'ai renoncé au jean. Costume strict sur chemisier blanc, bijoux discrets ! Je n'ai rien à me reprocher.

— Bonjour à toutes et à tous !

La voix... La voix ! Pourvu qu'elle ne se mette pas à trembloter !

Je suis sûre que les trois quarts de l'assistance masculine sont en train de m'évaluer avec des intentions égrillardes. Une femme ! Vite... Je les vois déjà fouiller dans leur dossier pour retrouver mon nom de façon à pouvoir m'aborder au buffet.

J'ai suivi un stage de prise de parole en public avec un hystérique qui ne me laissait pas placer un mot dans le but de me forcer à montrer plus d'autorité au

pupitre. Le résultat, c'est que j'ai encore plus peur qu'avant. J'ai travaillé mon discours pendant quinze jours, mais je manque de repères pour la mise en scène. Je vais me crasher ! C'est sûr !

Bon, Nadine reprends-toi ! Il faut que je les regarde. Balaie ! Balaie du regard, Nadine ! Si tu n'en regardes qu'un, tu vas te troubler en imaginant ce qu'il pense. Peut-être même qu'il imaginera que tu t'intéresses à lui ! Le Peureux masculin « moyen » est particulièrement prétentieux.

Mes yeux font le tour de la salle. J'essaie de les regarder comme des potiches insensibles et ignares. Ils ne savent rien, Nadine. C'est toi qui sais ! Tu vas administrer la preuve de l'excellence de ton travail !

Pourquoi le gros du premier rang tousse ? En plus, il tousse violemment, on dirait qu'il craint que personne ne l'entende ! Quand on est malade, on ne vient pas dans une conférence, ça dérange tout le monde. Surtout dans une conférence sur les tombeaux collectifs au Néolithique.

Bon, l'essentiel c'est que je dise tout ce que j'ai préparé. Et si ma main gauche voulait bien arrêter de s'énervier toute seule, ça m'arrangerait, parce que là, il faut que je domestique mes papiers qui n'en font qu'à leur tête.

— Comme vous le savez...

Pourquoi je dis ça ? C'est idiot ! Ils ne savent rien, mais il paraît qu'il vaut mieux ignorer leur ignorance, ça les rassure aussi. Si seulement je pouvais me rassurer aussi.

Voilà autre chose ! J'en vois déjà trois qui ont ouvert le journal à la page des sports. Il est vrai que l'équipe nationale du pays des Peureux a joué un match de foot hier soir et qu'il est important d'analyser la performance des joueurs.

Qu'est-ce que je fous là ? L'assemblée est constituée de vieux qui ont vingt ou trente ans de recherches archéologiques et qui viennent ici pour passer le temps. Dans le tas, il y en a certainement beaucoup qui connaissent le sujet mieux que moi. Qu'est-ce qui a pris mon patron de me lancer dans cette galère ?

Je vais ralentir, il paraît que je parle trop vite, d'une voix monocorde. Il ne manquerait plus que je les endorme ! D'après les spécialistes en communication, il faut parler comme si on racontait une histoire à des copains au bistrot. Le problème, c'est que je ne vais pas souvent au bistrot, et encore moins avec des vieux.

Je dois avoir l'air blême. Au maquillage, j'avais pourtant forcé sur le rouge aux joues. Si je souris, ça va être encore pire. Il paraît que j'ai l'air méchante quand je montre les dents. Je vais tenter un sourire fin, avec le mouvement des lèvres.

Je ne peux pas m'empêcher de regarder mon patron qui s'est assis devant moi. C'est un Peureux très versé dans l'art du management. Il est très fier de ses méthodes de gouvernance ; elles lui semblent très au point. Je ne serais pas étonnée qu'il ait fait exprès de s'asseoir devant moi pour me déstabiliser. Il cultive le style imperturbable. Personne ne peut dire ce qu'il pense, surtout pas moi en ce moment. Il ne faut pas que je l'observe, c'est agaçant. Vite, regarde au loin, Nadine. Au moins, je ne vois pas clairement la tête de ceux du fond de la salle.

Je vais tenter un geste. On m'a dit que j'étais trop statique. Voilà, je lève l'index pour avoir l'air sûre de ce que je raconte. Je choisis le droit, il me semble qu'il tremble moins que le gauche.

— En conclusion...

Je tente une brève synthèse qui ne me satisfait pas plus que le reste de ma démonstration.

Le pire arrive : les questions. Ils vont me descendre en flammes. Je ne verrai jamais le buffet. Je m'en fous, de toute façon je n'ai pas faim.

Le président, un Peureux de grand renom, me remercie. Il dit que mon intervention était très intéressante, ce qui — en langage managérial — veut dire que je me suis située juste au-dessus du niveau de la nullité.

Il demande s'il y a des questions à poser. Quelques instants de silence consterné pèsent sur l'assemblée. Un doigt se lève : ouf ! C'est Tatiana, une copine ! Enfin... j'espère, parce que si elle me pose une question tordue, il ne faudra pas qu'elle compte sur moi pour la sortie du prochain week-end.

C'est bon ! Elle se contente d'ajouter une remarque qui vient conforter ma démonstration. C'est OK, Tatiana ! On se voit dimanche matin pour le running ! J'en ai bien besoin.

15.

Un homme de désordre

Dans les entreprises du pays des Peureux, on sait s'adapter aux méthodes modernes de management.

Paul Petenella arrive devant son bureau. Paul appartient à la vieille école. Celle des gestionnaires, réticent à toute forme de rangement. Sur sa table de travail, il ne peut s'empêcher d'entasser des dossiers dont la plupart ne servent à rien. Ranger, classer, ordonner, c'est un exercice trop aride et en plus il l'oblige à se poser beaucoup de questions oiseuses du type : dans quel sous-dossier classer cette note ?

Autrefois, au temps des fiançailles, son désordre un peu bohème avait séduit Pénélope. Vingt ans plus tard, sa femme ne supporte plus qu'il mélange chaussettes et tee-shirts dans le même tiroir de sa commode.

Ce matin de novembre, il soupire. L'épreuve qui l'attend est pénible, mais particulièrement scrutée par la direction. Le PDG, c'est Jean Yacobs, le patron de l'Assurfirst, un fanatique des techniques de management. Il y a des mots à prononcer devant lui : objectifs, évaluation, performance... Si on peut caler « stratégie » ou « positionnement » dans le même discours, c'est encore mieux.

Paul Petenella a longuement procrastiné en espérant un miracle : un changement de direction, un revirement de la stratégie managériale, même un tremblement de terre pourrait faire l'affaire. Rien de tout ça n'est survenu. C'est donc le moment. Il ne va pas y couper.

La vie quotidienne des entreprises, c'est bien connu, est ponctuée de rites incontournables. Elle devient souvent un théâtre d'ombres. Chacun projette la silhouette de lui-même qu'il souhaite montrer aux autres. Aujourd'hui, Paul comme les autres, arbore le masque qu'il convient de porter en cette circonstance à laquelle il convient d'adhérer avec un minimum de conviction : c'est l'entretien d'évaluation dans son service. En résumant grossièrement, il s'agit pour chaque responsable de faire le point du travail d'un subalterne et de lui fixer pour l'année à venir des objectifs de travail auxquels il sera prié d'adhérer et de se tenir.

Comme toutes les démarches obligatoires, l'entretien d'évaluation a été souvent ou parfois détourné de sa fonction originelle. En théorie, il s'agit d'un échange serein entre deux personnes qui se côtoient quotidiennement. Il devrait

permettre à chacun d'ôter le masque du grand bal quotidien où domine le politiquement correct et l'hypocrisie administrative. En réalité, c'est une conversation plus ou moins détendue au cours de laquelle un être humain exerce en filigrane son pouvoir de domination sur son interlocuteur, en lui indiquant ce qu'il est invité à faire dans les douze mois suivants. Paul Pétenella reconnaît à cette démarche un intérêt. Détaché de la pression quotidienne (lorsqu'elle est réussie), cette discussion peut parfois être bénéfique pour les deux parties.

À son arrivée, contrairement à l'espoir des chefs de service, Jean Yacobs a maintenu cette obligation. Il a même ajouté qu'il serait attentif à leur qualité.

Aujourd'hui, Paul reçoit Jeanne.

Jeanne est une jeune femme, chargée de gestion du personnel. Elle ne prend pas de grandes décisions, mais doit tenir à jour différents fichiers qui permettent de payer, promouvoir, suivre la vie des personnels. Ce n'est pas un travail qui réclame de grandes décisions, mais plutôt une rigueur sans faille. Il n'est pas envisageable qu'un agent soit désavantagé dans sa carrière à cause d'une simple erreur de manipulation informatique. Pour être à l'aise dans ce job, il faut du calme, de l'attention et de la persévérance. Jeanne est de ce tonneau-là. Pour un responsable, le sérieux de son travail est un grand confort.

Lorsqu'un agent travaille bien, les professeurs de management enseignent à son supérieur hiérarchique de lui faire part de sa satisfaction. Paul se plie à cette obligation devant Jeanne, mais il nourrit toujours une réticence à ce sujet. Le problème— pense-t-il — n'est pas qu'il soit satisfait ou non, le problème c'est que ce qui doit être fait soit fait. Sa hiérarchie lui a donné tort sur ce point : on ne peut réduire une relation de travail à des processus purement objectifs. Dès qu'un être A rencontre (ou à plus forte raison côtoie, coexiste avec) une personne B, une sorte de coefficient affectif intervient entre les deux, c'est ce qu'on appelle souvent les atomes crochus (ou non). Nier l'existence de ce phénomène ne permet pas de comprendre ce qui se passe entre les deux individus.

Voici que la conversation avec Jeanne ronronne, comme chaque fois que ce rituel s'impose aux deux parties. Paul est soudain saisi d'une certaine lassitude.

Il ressent la subite envie de sortir du chemin pour savoir ce qui se passe hors des sentiers balisés. Après avoir énoncé à Jeanne le contentement que lui inspirait son travail, il a voulu savoir ce qu'elle pensait du sien. C'est sûrement une démarche interdite d'après les standards du management en entreprise, mais tant pis, ça l'intéresse. La réponse de la jeune femme lui fait comprendre d'emblée que la question était mal posée.

Selon elle, ses collègues trouvent Paul « humain ». Humain... l'adjectif le

laisse béat. Au premier degré, il se demande comment un homme peut ne pas être « humain ». C'est vrai : il y a eu dans l'histoire un bataillon de dictateurs qui ont montré que c'était possible, mais enfin — se dit-il — on n'en est plus là.

En allant plus avant dans la réflexion, Paul a l'impression que dans la bouche de son interlocutrice, « humain » veut dire « compréhensif ». Là, Paul se régale. Il s'est toujours prévalu de savoir écouter ses interlocuteurs. Quelle rareté à une époque, où il est fréquent d'imposer d'abord son propre discours, avant de chercher à disqualifier celui des autres en l'interrompant le plus souvent possible.

Être « humain » ... Est-ce donc cela : savoir écouter l'autre ? Comprendre sa situation ? Analyser ses motivations et les respecter ? Accepter ses contradictions sans les juger ? Paul se serait volontiers contenté de cette interprétation. Mais un éclair de lucidité, un grain de sable ou un zeste de modestie bouscule sa tendance légitime à l'autosatisfaction.

En réalité, il sait que la plupart des salariés craignent l'Autorité et plus particulièrement l'Autorité en colère. Se faire agonir d'insultes ou de remarques négatives de la part d'un autre être humain est une situation embarrassante (au minimum) et angoissante (dans la plupart des cas).

Jeanne a mis le doigt sur un de ses points faibles. Paul est incapable de se mettre en colère contre quelqu'un, a fortiori contre un collaborateur. La manifestation physique de la colère lui fait peur. Cris, vociférations, agitations extrêmes des membres, déformations du visage... Un blocage physique lui interdit d'accéder à cet état-là. Il ne sait pas crier. Chaque fois qu'il tente de hurler, une sorte de son rauque, informe, trouble sort de sa bouche... enfin, rien qui ressemble à un rugissement de colère. Lorsqu'il essaie d'affermir sa voix, il a l'impression d'imiter un drôle d'animal sauvage.

Le pire, c'est que les mots ne lui viennent jamais spontanément. Pour mener une colère convenable, il faut être capable d'enchaîner les phrases vexantes voire déshonorantes sans respirer, sans souffler. Paul, il ne peut pas, il est soumis à une sorte de réflexe culturel : même vivement contrarié, il mesure ce qu'il dit. Le pire du pire, c'est que souffrant d'une impossibilité physique d'entrer dans un courroux noir, il a peur de cette déficience et il recule devant l'éventualité de devenir colérique lorsque ce serait nécessaire. Ainsi donc, ce que Jeanne (et d'autres) prennent pour l'expression d'une bonté, ce n'est que le fruit d'une peur intime.

C'est là que son subconscient intervient : il n'est jamais en retard lorsqu'il s'agit d'instiller un peu de culpabilisation dans son raisonnement. Sachant que

Paul a peur de sa propre colère, il l'aide à trouver de faux arguments pour éviter de reconnaître cette faiblesse. C'est à lui (son subconscient) qu'il doit l'idée suivante : il est facile d'entrer en conflit, en sortir est plus compliqué. En d'autres termes, échanger avec quelqu'un de remarques désagréables ou odieuses, ce n'est jamais sans conséquence sur le futur de la relation. Les blessures d'amour-propre sont toujours longues à cicatriser.

Un profond et long silence s'est imposé entre Paul et Jeanne pendant qu'il déroulait mentalement toutes les pensées précédentes. Jeanne commence à s'inquiéter :

— Ça va, monsieur ?

— Oui, merci Jeanne, mais je me demande qui a évalué l'autre.

16.

Les deux amies

Les Peureux n'aiment pas s'engager sur le plan sentimental. Mais la solitude les effraie aussi. Cette contradiction est un vrai combat intime pour beaucoup d'entre eux.

Louise a rendez-vous avec Claire au Bar des Amis Peureux, rue de la République. L'été s'éternise en septembre. Comme chaque fois en pareil cas, on croise toujours quelqu'un qui parle de l'été indien et de Jo Dassin. Aujourd'hui, Louise a choisi de se montrer en baskets de luxe, blanches et dorées. C'est une exception. D'habitude, elle accentue sa haute taille en marchant sur des talons d'une bonne dizaine de centimètres. Lorsqu'elle se rend au bureau, elle porte toujours des tenues vestimentaires qui soulèvent l'admiration et l'envie de ses collègues. Ce samedi 20 septembre, la chaleur l'a obligé à faire simple. Un chemisier légèrement transparent, une minijupe rouge, un foulard qui ne sert à rien est noué au tour de la bride de son sac.

Louise et Claire sont amies depuis le cours élémentaire. Louis adore sa copine. C'est le seul être humain qui lui donne l'impression de compter pour quelqu'un. Avec Claire, elle peut raconter n'importe quoi en pouffant de rire.

De préférence, les deux filles se moquent des hommes, ce qui convient parfaitement à Louise. Celle-ci a une peur atroce de ses concitoyens masculins, surtout les êtres du pays des Peureux. Railler leurs manières de rustres lui fait du bien, mais approcher l'un de ses individus à la voix grave reste un défi impossible. Son amie Claire, tout juste un peu plus délurée qu'elle, la pousse vers eux avec cordialité. Mais chaque fois, Louise trouve un prétexte pour reculer : une taille trop haute, un nez trop gros, un air trop intello ou pas assez intelligent. C'est fou comme les hommes du pays des Peureux peuvent être quelconques.

Un acteur américain, Louise ne dirait pas non. Mais là, sur cette terrasse, tous ces individus qui pérorent en faisant les beaux devant des gamines hystériques... Pouah ! Louise estime mériter beaucoup mieux.

Louise aime aussi la compagnie de Claire parce qu'elle sait que personne d'autre ne la fera rire. Il lui semble impossible de rire avec un être à deux pattes qui aura pour seul but de la conquérir. En plus, avec la chance qu'elle a, elle tombera sur un Peureux endurci ! Un vrai de vrai ! Les autres, ceux qui ont un

peu moins peur de l'avenir, ils ne s'intéresseront sûrement pas à elle.

Louise se justifie auprès de sa confidente en affirmant que le célibat au pays des Peureux comporte de nombreux avantages. Le plus important, c'est de ne pas être confronté aux problèmes existentiels de son conjoint. Passer son temps à cajoler quelqu'un alors qu'elle a tellement de mal à affronter sa propre existence, pas question pour Louise !

Pour elle, le couple c'est une vraie prison. S'exclamer sur le moment de bonheur que l'on pense vivre, puis se demander le lendemain si cet instant va durer en sachant que la réponse est négative, voilà bien une machine à frustration qui épargne le célibataire endurci.

Pire ! Pour un homme ou une femme en couple, imaginer ou même fantasmer un moment de tendresse dans d'autres bras serait sévèrement sanctionné d'une exclusion temporaire ou définitive du duo. Dans certains cas, un seul regard expressif à destination d'un autre être humain suffit à déclencher les foudres de l'enfer conjugal.

Pour Louise, le célibat délivre de toutes sortes d'obligations ennuyeuses. Par exemple, les visites à la belle-famille, pendant lesquelles la préoccupation essentielle c'est de montrer une belle figure. La célibataire peut se payer le luxe du plus indécent des laisser-aller. Chez elle, les vêtements traînent sur les dossiers des chaises et des fauteuils, le courrier n'est pas classé, la vaisselle est faite quand l'évier devient inapprochable... Autant de petits plaisirs interdits à ceux qui — avec cette arrogance que Louise méprise — se prétendent en couple et heureux de l'être.

Louise a connu et étudié toutes les contraintes de la coexistence de deux Peureux : ses parents. Comment ne pas se souvenir des soupirs de son père lorsqu'il fallait le tirer de ses occupations favorites pour rendre visite à sa belle-mère ? Son œil soudain lumineux lorsque la voisine venait lui emprunter son tournevis ? Les tempêtes de sa femme lorsque les chaussettes n'étaient pas rangées dans le bon tiroir ? Les batailles de télécommande lorsqu'il fallait choisir le film du soir ? Louise le répète souvent à Claire :

— Si c'est pour en venir là, je suis bien dans mon célibat.

Claire soutient son amie. Selon elle, Louise n'avouera jamais qu'elle souffre de son état. Elle se trouve face à un piège incontournable : elle craint les hommes et elle a peur de vivre seule (pire : de mourir seule). Pour couronner le tout, elle a peur de la contradiction de ces peurs !

Claire sait que le soir, son amie se met au lit très tard pour s'endormir le plus vite possible de manière à éviter de se poser la question qui fâche : pourquoi

suis-je seule dans ce grand lit ? Sans le dire, Louise souffre de ne pas connaître les petits plaisirs (parfois un peu pervers) de la vie à deux. Par exemple, dans les magasins, elle ne connaîtra jamais l'amusement de faire patienter un homme tandis qu'elle essayera 36 robes dont aucune lui plaira vraiment. Elle ne pourra jamais parler de « son mec » en prenant l'air blasé. Elle ne pourra jamais gourmander avec amertume son homme parce qu'il ne sait plus quoi lui dire, un soir de restaurant.

Louise évite de regarder, pour ne pas les envier, toutes ces filles qui s'affichent complaisamment dans les bras de leur élu, en jetant des regards de compassion aux pauvres célibataires, dont personne ne veut.

Le pire, c'est que Louise se moque des autres pour exorciser la peur de sa propre solitude. Voilà pourquoi, en cet après-midi en soleillé de septembre, Louise pousse du coude Claire en attirant son attention sur le couple de la table voisine. L'homme et la femme, aux regards amers, cherchent vainement un sujet de conversation. Pour Louise, ce spectacle pitoyable conforte son aversion pour la vie en couple :

— Si c'est pour en venir là ! répète-t-elle.

Claire montre à son amie un gros homme seul devant son guéridon. Personne ne lui parle. Il est obligé de regarder avec attention sa limonade qui n'en finit pas de pétiller. Il est pathétique. Louise détourne le regard, elle n'a aucune envie de s'apitoyer :

— Parle-moi d'autre chose, Claire !

17.

Un piège

Chez les Peureux, la ruse et l'hypocrisie régulent parfois les rapports humains. C'est une raison supplémentaire pour les redouter.

Ramon Balthazar l'a fait : il m'a piégé. Il l'a fait avec de la froideur, de la politesse, et aucun sentiment. L'intérêt des actionnaires commande. Le mien attendra.

Selon lui, je suis un cadre de grande valeur. Dans le pays des Peureux, c'est un compliment un peu hypocrite. Paradoxalement, l'expression signifie que je dois m'attendre à quelque chose de désagréable pour moi. Pour mon patron, je suis l'objet d'une estimation financière comme n'importe quel joueur de foot de première division. Il s'en suit que l'entreprise a le droit de me déplacer comme un simple pion. Et plus précisément de me confier la direction de l'agence de Montréal.

Ramon Balthazar est un être deux pattes, d'origine espagnol, passé par les universités américaines, ce qui confère à chaque mot qu'il prononce une force estimée incontestable. Au moment d'entendre son verdict, le froncement de sourcil que j'ai esquissé a probablement été jugé impertinent.

Dans ce genre d'entretiens, le ton plaisant du début laisse vite place à une menace à peine voilée. Si je ne me montre pas enthousiaste à l'idée de passer plusieurs mois de l'année sous la neige canadienne, loin de tous mes liens affectifs, je me mets de moi-même en situation de chômeur sursitaire. À la première occasion, ma collaboration si brillante perdra subitement de son intérêt et, selon Balthazar, il sera douteux qu'elle retrouve un intérêt dans une autre société de la même branche d'activité.

Bien sûr, je pourrai toujours envisager d'élever des moutons pour survivre.

Depuis cinq ans, j'ai survécu en faisant semblant de ne pas voir le piège qui m'attendait. Balthazar l'a préparé avec soin. En clair, j'ai le choix d'abandonner tout ce que j'aime ou passer pour un dégonflé potentiellement éligible au bureau de l'agence pour l'emploi. La peur est un mode de management, probablement le plus efficace.

La première épreuve, c'est d'annoncer la nouvelle à Julia. Le côté pervers de la situation, c'est que pris moi-même dans un dilemme, je vais être obligé de lui en infliger un autre. D'un côté, elle n'a aucune raison, donc aucune envie de

quitter tous ses amies, toutes ses habitudes de son club de yoga à son bénévolat à la banque alimentaire. D'un autre côté, si elle ne me suit pas au Canada, elle va se culpabiliser. Au besoin sa mère l'aidera en lui rappelant qu'une « bonne » épouse doit emboîter les pas de son mari.

Dans tous les cas de figure, j'ai déjà perdu la bataille. Si je fais mine d'avoir pris la décision de partir, elle me reprochera de préférer ma carrière à ma famille. Si elle me convainc de rester, je sais que j'aurai l'air de le lui reprocher pendant de longs mois, ce qu'elle me reprochera aussi.

Je n'arrive pas à envisager de quitter la famille que j'ai mis du temps à construire. Avec Julia, il y a des moments doux et d'autres beaucoup moins, comme dans tous les couples. Louis et Marie sont deux enfants aimants qui font leur crise d'indépendance, mais ce n'est pas une raison pour les abandonner. Je me sens une responsabilité lourde et je crains surtout de les décevoir.

Je n'ai pas davantage envie d'abandonner mes copains. Les runnings du samedi avec Paulo et Robert qui passent leur temps à ronchonner contre la médiocrité de leurs vies ; les barbecues de l'été pendant lesquels ils tentent de m'apprendre à cuire une saucisse ; les réveillons débiles qui nous permettent d'échanger tous les ans les mêmes vœux... J'essaie d'imaginer les mêmes scènes avec deux vieux canadiens engoncés dans leurs pelisses. Je n'y parviens pas.

Evidemment, la solution d'embarquer toute ma famille pour le Canada serait la plus bénéfique pour ma carrière. En évoquant cette option, j'entends déjà les réponses de Julia : « tu te rends compte de ce que tu dis ? », « et les enfants, tu y penses aux enfants ? », « ils vont perdre tous leurs copains », etc. Je ne fais que ça : penser aux gamins ! En supposant, que je me découvre soudain des talents d'orateur pour convaincre Julia de partir, je suis déjà mort de peur à l'idée de tous les problèmes logistiques que cette option va entraîner : achat d'un nouveau logement, vente de l'ancien, déménagement, problème des visas, inscriptions des enfants au lycée, recherche d'un job pour Julia...

Pourquoi ne pas rester, dans le fond ? Oui, mais voilà... Rester, c'est prendre le risque de me voir reprocher mon manque d'ambition. Tôt ou tard, Julia ou même les enfants en viendront là. Le plus dur sera de supporter les regards noirs de Balthazar. Il me fera savoir avec une bave de mépris aux lèvres qu'il est bien déçu. En plus, il faudra accepter cette épée de Damoclès : la mise au placard. Il est tellement facile de rendre inutile la présence d'un employé dans une société et pire encore, de faire mourir l'intéressé du sentiment de son inutilité !

Rester, ce sera affronter le regard des autres, mais ce sera aussi mesurer

l'estime que j'ai pour moi-même. Dans ce domaine, autant le dire tout de suite : je ne suis pas au faîte de l'exaltation. Je n'ai jamais brillé par mon assurance naturelle. Tout ce que j'ai eu, j'ai l'impression de l'avoir gagné grâce à mon tempérament de galérien. Là où les cadors de ma génération s'imposent avec élégance, j'ai l'impression d'avoir ramé comme un forcené.

Partir ou rester ? Dans les deux cas, les désavantages l'emportent sur les bénéfices. C'est la caractéristique du concept de piège : toutes les issues possibles son verrouillées ; toutes les possibilités créent plus de problèmes que de solutions.

Il reste la solution merveilleuse. Julia serait enthousiasmée par la perspective de changer son quotidien. Louis et Marie me tomberaient dans les bras en célébrant ma vocation d'aventurier. Saisi d'un enthousiasme nouveau, je ne ferais qu'une bouchée des problèmes matériels liés au déménagement. Je trouverais deux vieux canadiens encore assez jeunes pour partager des moments sportifs et festifs. Et puis, tout ça ne durerait que cinq ans, à l'issue desquels je reviendrais glorieux et enrichi par un salaire mirobolant et une culture nouvelle.

À mon tour, je serais le Ramon Balthazar d'un pauvre Peureux à deux pieds à qui je donnerais le choix entre une carrière minable ou une vie trépidante au milieu des moustiques de Madagascar.

18.

Un week-end tranquille

La peur physique gâche souvent la vie d'un Peureux.

J'avais formé le projet de passer le week-end avec Joséphine, dans un chalet au milieu des bois. En journée, nous aurions fait du vélo dans les allées ou bien nous aurions canoté sur l'étang. Le soir, nous aurions regardé longuement le feu illuminer l'âtre, un verre à la main, tout en parlant de nous. C'est important de se parler dans un couple. Surtout quand chacun craint un peu avenir commun.

Malheureusement, dès le samedi après-midi Joséphine fut appelée d'urgence chez sa mère qui venait de faire un malaise. Son indisposition n'avait rien de grave, mais elle sollicitait instamment l'assistance de sa fille. Joséphine ne put résister à sa pression. Elle m'offrit généreusement de l'accompagner. Entre plaindre sa mère Yolande dont le tempérament geignard m'exaspérait et passer un moment dans un cadre forestier idyllique, je n'hésitais pas longuement. Je priais Joséphine, avec une certaine hypocrisie, de transmettre mes vœux de rétablissement à sa mère.

Le crépuscule s'avança plus rapidement que je ne l'aurais voulu. Puis, l'obscurité tomba comme une chape sombre sur la forêt autour du chalet. Alors que, chez moi, comme au bureau, je vivais dans une sorte de brouhaha constant, je fis — ce soir-là — l'expérience du silence total. Au début, je tentais de me convaincre que j'étais parfaitement à l'aise.

Peu à peu, je constatais des sortes de dérangements physiques. Une sorte de pesanteur gênait ma respiration. Mes entrailles remuaient bizarrement. Une onde d'anxiété me parcourait l'échine. Pour me rassurer, j'allais et venais en chantonnant faux. J'avais mis le son de la télé à fond : on ne dira jamais ce que l'on doit aux émissions idiotes qui fonctionnent à coups d'applaudissements et de rires forcés d'un public captif.

Je risquais une sortie sur le pas de la porte. Dehors la nuit s'était imposée. Des bruits de volatiles traversaient les ténèbres. Des craquements ou des bruissements de feuillages troublaient le silence.

Je commençais à regretter de ne pas avoir voulu écouter les jérémiades de Yolande. J'ouvrais une boîte de saucisse-purée surgelée que j'ingurgitais en me donnant des airs décontractés. L'imagination commençait à travailler. Je me sentais en danger : un malfrat attiré par l'odeur de ma saucisse-purée pourrait

faire irruption et m'assaillir violemment. Au pays des Peureux, les forces de police circulent rarement après le coucher du soleil.

La possibilité d'un danger s'insinuait dans mon esprit, mais dans le même temps, un autre mécanisme se mettait en œuvre pour me rassurer : qu'est-ce que je craignais ici ? À deux kilomètres du village ? Avec un téléphone dont j'avais vérifié le fonctionnement ?

Bien que je trouvasse toutes sortes de moyens pour la retarder, l'heure du coucher survint. Bien entendu, je fis le tour des ouvertures possibles que je bloquais avec tout ce qui me tombait sous la main : balais, commode, chaises... Une fois alité, je décidais de dormir tout habillé. En cas de fuite nécessaire, il serait peu digne de courir en pyjama et en mules à travers les bois pour échapper à mon agresseur. Je résistais à la tentation de laisser la lampe de chevet allumée. Je n'avais pas huit ans, bon sang ! La sincérité aurait voulu que j'avoue ma peur à moi-même, mais non ! Je me convainquis que j'étais simplement prudent.

Je faisais désormais l'expérience du noir total qui s'additionnait à celle du silence. Dans une telle situation quand l'œil ne voit rien et que l'oreille n'en perçoit pas plus, tout semble possible. Je découvrais un phénomène extraordinaire : quand les sens ne fonctionnent plus, ils éprouvent le besoin de fonctionner quand même, ils inventent.

Sous mes couvertures ajustées jusqu'au menton, je tentais d'ouvrir les yeux. Des formes sombres semblaient se dessiner, ondoyer et disparaître pour laisser place à d'autres figures obscures encore plus menaçantes. Ce qui me restait de rationalité me fit une remarque de bon sens : dans le noir, que mes paupières soient levées ou baissées, le résultat est à peu près le même. J'optais néanmoins pour la solution de fermer les yeux ; si je devais mourir cette nuit, je préférerais ne pas voir ça.

Quant au silence, ce fut encore pire. Quand vous n'entendez rien, vos oreilles vous abusent avec des bruits fantomatiques. Vous croyez que vous avez entendu quelque chose. Vous avez tort : il n'y a pas à *croire*, vos oreilles vous ont effectivement inventé un bruit. Le craquement d'un parquet, le goutte-à-goutte d'un robinet, le bruissement d'un arbre...

Pour tenter de retrouver le calme, je recensais mentalement les dangers que je courrais et les moyens d'y faire face. J'éliminais le loup, trop occupé avec la grand-mère du chaperon rouge. Il restait le tueur sanguinaire qui logeait justement dans ces bois. J'imaginai que cet individu avait trouvé le moyen d'éloigner Joséphine pour atomiser son idiot de mari, pourri d'une trouille totalement incompressible.

Je tentais d'analyser le comportement de mon agresseur potentiel. Le cas favorable, c'était que cet individu soit en recherche d'argent. Il existait sûrement des monstres forestiers qui n'était pas encore au courant de la dématérialisation de la monnaie. J'aurais dû conserver quelques billets en francs ; avec un peu de chance, le passage à l'euro lui avait certainement échappé et j'aurais satisfait sa cupidité avec une monnaie de singe.

Je ne pus éviter de penser qu'une situation plus déplaisante pouvait exister. Avec ma malchance habituelle, je pouvais très bien tomber sur un malfaisant, amateur de sang et de chair fraîche. J'avais trouvé dans un coin une batte de base-ball ; j'ai pris la précaution de la garder dans la main. Je succomberais peut-être, mais je me serais battu.

Tout à coup, une chouette jugea bon d'exprimer son cri près du chalet. Curieusement, à cet instant précis des considérations littéraires me traversèrent l'esprit. Je compris en un éclair la différence entre avoir peur et péter de trouille. J'étais au bord de la crise de nerfs.

Je crus ma fin arriver quand j'entendis le crissement des pneus d'une voiture sur le gravier de la cour. Un monstre sanguinaire circulait donc en voiture comme n'importe quel touriste dans la forêt. Le côté saugrenu de cette idée ne m'effleura pas l'esprit.

Je me levai, j'assurai ma prise en main de la batte de base-ball et je m'approchai de la porte. En l'ouvrant soudainement et en me jetant sur lui avec des cris de sauvages, j'avais ma chance.

Je passais la matinée du lendemain à apaiser la peur que j'avais flanquée à Joséphine. Elle était revenue plus vite que prévu, n'ayant pas pu supporter les gémissements de Yolande qui se portait comme un charme.

19.

Les débuts d'une jeune romancière

La nature a horreur du vide. Les Peureux aussi.

Je m'appelle Maëlle Naranjo. Le prénom, c'est le mien. Le nom, c'est celui de ma mère. Mon éditeur est ravi de l'accolement des deux termes qui lui paraît harmonieux et surtout vendeur. À 25 ans, je viens de lui faire gagner le Prix des Jeunes Peureux avec un roman qui raconte les affres d'une adolescente. Oui, c'est autobiographique, j'aurais du mal à le cacher.

Pour fêter l'évènement, Lamenez Editions m'a extraite de mon pavillon de la banlieue pour m'imposer au milieu d'une troupe d'invités sur les toits de la capitale. Il paraît que ça s'appelle un *rooftop*. Le seul terme est suffisant pour angoisser n'importe quel débutant.

Le *rooftop*, c'est une sorte de terrasse où une trentaine de gens bien habillés babillent entre eux, tout en passant avec élégance d'un groupe à l'autre. D'autres personnes, en veste blanche et nœuds papillon, circulent en portant des plateaux de verres pétillant. On boit et on grignote pour se donner une contenance. Tout respire le luxe et l'aisance. En un mot : l'argent.

À la date prévue, je m'habille comme pour les jours de mariage dans ma famille. J'ai du mal à trouver l'adresse, mais j'arrive à l'endroit indiqué. Morte de peur, je prends un ascenseur et je pousse une porte vitrée. Là, un détail me chiffonne fortement. La terrasse se situe au 18^{ème} étage. Et alors ? m'avait dit la secrétaire de Lamenez Editions. Et alors... dès que je m'élève de deux mètres cinquante ou plus, j'ai un vertige abominable.

Je tente de rendre mon arrivée la plus discrète possible. C'est raté. Ignace Lamenez me fonce dessus :

— Maëlle, vous avez pu venir ! Quelle joie !

Nous sommes fin juin, l'air est tiède. Beaucoup de femmes ont une épaule dénudée, voire deux. Leurs bras et leurs décolletés montrent des peaux délicieusement ambrées. Les hommes font ce que savent faire les hommes dans ce genre de circonstances : ils roucoulent. Parfois, certains rigolent avec ostentation. D'autres s'isolent en prenant soudainement l'air préoccupé par la santé de leur téléphone portable. Bref, le peuple des Peureux vit sa vie.

Moi, je porte une petite robe noire à bretelles que Grégoire, mon amoureux, a qualifié de « délicieusement provinciale ». À voir les coups d'œil suspicieux que

me lancent les invités, c'est exactement l'impression que je leur laisse.

Ignace Lamenez me flanque un verre de champagne dans les mains. Il tient son prénom de l'admiration que sa maman vouait au grand Fernandel, qui trouva beaucoup de charme à ce pseudonyme. Il prend l'initiative que je craignais le plus : il m'entraîne vers la balustrade.

— Il faut absolument que vous admiriez les toits de notre capitale, Maëlle. Vous n'avez pas ça chez vous.

Non, effectivement, très bonne remarque ! Personne n'a encore envisagé de délocaliser les principaux monuments historiques du pays des Peureux entre nos hlm, au-dessus de nos voies rapides. Je le laisse discourir sur la beauté du paysage ; mon regard s'attarde dans deux directions.

D'abord le boulevard en contrebas. Comme toujours dans cette position, ma vision flageole ; je sens que mes orteils demandent à reculer, mon estomac aussi. Je m'assure que mon poids repose bien sur mes talons. Je réussis à masquer mon malaise à l'aide d'un sourire béat et coincé. Ignace continue à pérorer sans se préoccuper de ce que je peux penser. À moins qu'il soit en train de penser que je ne suis qu'une froussarde, ce qui serait exact.

En bas, des lilliputiens et des voitures miniatures me parlent, m'appellent. Des idées folles me traversent l'esprit. Je calcule mentalement la hauteur de la terrasse et le temps que mettrait mon corps pour arriver en bas. Le fait que je n'ai aucune raison objective de m'envoler ne m'effleure pas l'esprit. Je vais passer par-dessus la balustrade, c'est sûr.

La balustrade, elle-même, c'est mon second centre d'intérêt. Elle me terrorise. Métallique, à hauteur de nombril, elle ne protège personne, surtout pas moi. Une bousculade, une simple bourrade amicale dans le dos et je me retrouve vingt étages plus bas. Je focalise mon attention sur le centre de gravité de mon corps et je trouve la force de faire deux pas en arrière. Une goutte de sueur se faufile dans le dos de ma robe.

Ignace lève un sourcil. Je dois avoir l'air de ne marquer aucun intérêt pour le paysage qui s'ouvre devant moi. Comme dans un rêve, j'entends :

— Et votre nouveau roman, ça avance ? Vous savez que nous l'attendons avec impatience.

Heureusement que ma mère m'a appris à sourire chaque fois qu'on s'adresse à moi, même si je ne comprends rien de ce qu'on me dit.

— Tout à fait, Ignace !

On ne dira jamais assez ce que tous ceux qui se trouvent coincés dans une conversation doivent à l'expression « tout à fait ». En tous cas, elle a l'air de

rassurer Ignace qui se voyait déjà mettre la clé sous la porte de sa maison d'édition.

— Venez, chère Maelle, je vais vous présenter.

Je quitte le bord du précipice. Enfin... il me pousse un peu du coude, car je n'arrive pas à détacher mon regard du vide. Le vertige, c'est justement un moment de fascination dont il est presque impossible de se dépêtrer.

Bien chaperonnée, je fais le tour des groupes en gardant mon air ébloui (ou ahuri, c'est selon). Je me pose une seule vraie question : comment font ces gens pour ne pas s'apercevoir qu'un seul petit tremblement de terre (pas grand-chose sur l'échelle dont je ne me souviens pas du nom) les projetterait soixante mètres plus bas ? Je voudrais en parler à quelqu'un.

Ignace est interpellé. Il me laisse seule. Un grand type, les cheveux ébouriffés, la mine consternée s'approche. On sent qu'il a fourni un effort pour s'habiller : la cravate zigzague, le col de chemise tirebouchonne, les coudes de la veste sont élimés.

— Je déteste cet endroit ! dit-il avec un air convaincu.

— Ah bon, fais-je, à court d'arguments.

— Oui, la vue me donne le vertige.

20.

Une Peureuse monte-en-l'air

Les Peureux ont souvent assez d'imagination pour contourner leurs appréhensions.

Désormais, j'en suis certaine : la civilisation occidentale doit ses progrès à un seul phénomène, la loi du moindre effort. On ne moud plus son café, on l'achète moulu. On ne lave plus sa salade ; elle est toute propre à l'intérieur d'un sachet en papier, emballage vendu au même prix que la salade. On ne cherche plus une cabine téléphonique, on la détient dans sa poche. Et le comble, c'est qu'on ne monte plus les escaliers à pied, on s'enferme avec des gens dans une cabine minuscule qui nous propulse dans les airs.

Eh bien, ça ne me convient pas.

Huit heures trente. Observés par un oiseau curieux, nous devons avoir l'air d'une file de fourmis inquiètes, à deux pattes, qui cheminent imperturbablement vers le même endroit : la porte de l'immeuble de bureaux affectueusement nommé « Le Paradis ».

Chaque matin, j'assiste au spectacle pathétique donné au rez-de-chaussée, dès qu'un bataillon de guerriers Peureux se présentent aux portes de la batterie d'ascenseurs. Cette horde de travailleurs mal réveillés s'alignent en quémendant du regard l'arrivée et l'ouverture d'une des boîtes infernales qui doit les élever jusqu'à leur emploi. Parfois l'un de ces voyageurs de l'espace me lance un regard plein de compassion, alors que je contourne la foule pour ouvrir la porte de la montée d'escaliers. Il semble me lancer son dernier adieu. J'ai de la peine pour sa famille.

Je sais, j'ai étudié les consignes de sécurité : ces bulles d'acier sont capables d'enlever de terre une douzaine de personnes à condition qu'elles soient d'un poids qui ne dépasse pas 75 kilos. Quelqu'un a-t-il réellement constaté ce qui se passerait si le poids d'un individu était de 76 kilos ? Un jour viendra, je le pense, où il faudra qu'un chargé de la pesée se positionne à l'entrée de l'ascenseur pour faire respecter cette réglementation en examinant la silhouette de chaque candidat au départ.

Avec Janine, j'ai fondé la secte de « Ceux qui prennent l'escalier ». Parfois, nous réfléchissons à la façon dont les Peureux s'élèvent à l'intérieur de l'immeuble. Voilà où nous en sommes, pensons-nous : nous payons très cher des

entreprises dont le seul but est de combattre la loi de la gravité. La physique des solides n'est-elle pas fondée à se rebeller un jour ou l'autre, un peu comme la nature se déchaîne parfois dans nos campagnes lorsqu'elle se sent insultée ?

L'ascenseur est un territoire extravagant dans le monde des relations sociales. Chez les êtres vivants qui s'y risquent, la peur est palpable. Entre eux se forment, le temps d'une vingtaine de secondes, une sorte de confrérie des condamnés à mort. Au royaume des Peureux, il est mal vu de ne pas en faire partie.

Dans aucun autre endroit, dix hommes ou femmes, qui ne se connaissent pas, se retrouvent aussi proches les uns des autres dans une enceinte close. Ils sont là, à dix centimètres de leur voisin, à lutter silencieusement contre leur double aversion de la promiscuité et du vide. On ne sait pas où poser le regard : sur la silhouette de sa voisine, c'est punissable ; au plafond, c'est idiot et fatigant.

Heureusement, il reste deux solutions pour sauver ce qui reste de vivant dans cet endroit. La plupart des condamnés prêtent un intérêt soutenu au défilement lumineux des numéros d'étage ou bien on se plonge dans les messages urgents de leur téléphone portable. En outre, dans cet espace improbable, c'est le règne de l'hypocrisie : les hommes font semblant de ne pas respirer le parfum des femmes. Celles-ci prennent des airs impersonnels pour décourager toute tentative de rapprochement corporel assimilable à une agression sexuelle ou au moins sexiste.

L'ouverture des portes qui délivre son contingent de bagnards est vécue comme une sorte de délivrance. Et même une victoire. Un matin de plus, on a échappé à la terreur d'une chute verticale de la cabine, ce qui serait considéré comme une injustice sociale et plus précisément comme une entorse au droit du travail : aucune fiche de poste ne prévoit l'obligation de mourir écrasé dans la chute de plusieurs tonnes de ferraille. Même en compagnie d'une dizaine de Peureux, ça n'existe pas dans notre pays.

Lorsqu'enfin le Peureux moyen prend pied sur la moquette de l'étage espéré, il respire. Il vient d'éviter le supplice de la panne, qui consiste à rester (le temps qui plaira au bourreau) enfermé et bloqué pendant des heures, collés à des manteaux tristes et puants, ou à des silhouettes replètes ou bien encore, confrontés à des visages amers.

L'arrivée au niveau espéré est donc un moment de soulagement, voire d'espérance. Le salarié apeuré vit quelques secondes de gloire : comme une sorte de réussite dans son combat contre la gravité. Pendant les dix mètres qui le séparent encore de l'ancre où il se terrera pour la journée, il peut arborer un fin

sourire de vainqueur. C'est l'un des rares instants où un Peureux est heureux de se sentir vivre.

Le soir venu, survient l'épreuve de la descente. Ce n'est pas la descente aux enfers, mais chacun y pense. S'écraser au fond du puits, à quelques minutes de retrouver la chaleur du foyer familial, quelle injustice !

Janine et moi prenons de nouveau l'escalier. Pourquoi nous demande-t-on ? Parce que nous maîtrisons notre voyage de bout en bout, nous ne le confions pas à une mécanique au fonctionnement précaire. Certes, une chute dans l'escalier est toujours envisageable. Au pays des Peureux, chacun y pense, mais c'est un événement maîtrisable. Lorsqu'elle pose enfin le pied sur la terre ferme, ma copine ne peut s'empêcher de lancer des regards admiratifs aux rescapés alors qu'ils sortent enfin de la bulle maudite. Une question amicale lui brûle les lèvres : alors... ça c'est bien passé ?

Selon Janine, ces Peureux ne connaissent qu'un instant de répit. De retour dans leur immeuble, ils auront la joie de gagner leur appartement dans une cage minuscule, face à un voisin acariâtre qui éprouvera le besoin d'exprimer ses opinions politiques extrémistes ou à une ménagère chargée de cabas embaumant la soupe de poireaux.

Janine et moi, nous nous refusons à cette nouvelle prise de risque. Être immobilisé dans ces conditions, à dix mètres de son poste de télévision devient une torture qui relègue le supplice de Tentale au rang d'un aimable divertissement infantin.

Je crains l'ascenseur au même titre que je crains le bourreau et de l'injustice.

21.

Une séparation

Les Peureux souffrent de leurs contradictions. Lorsqu'on vit en couple longtemps, on redoute la séparation, mais on l'espère aussi.

C'est fait. Les gosses sont partis faire leur vie. Thérèse s'en est allée un peu plus tard. Elle ne supportait plus la routine. Pour être exacte, elle ne tolérait plus mes petites habitudes, mes minables ambitions, mon manque d'originalité... Elle craignait de vieillir et en plus, je lui donnais le spectacle de ma propre peur de vieillir. Dans ces conditions, l'issue fatale du couple était inévitable.

Puis-je lui reprocher ? Non, dans le peuple de Peureux, parvenir à près de 70 ans en ayant peur de l'avenir, c'est « normal » puisqu'il n'existe pas. L'anomalie, ce serait d'être encore capable de faire des projets ou de se nourrir d'optimisme. Quand ce travail de projection individuelle est trop difficile, on commence à redouter les années qui restent à vivre. Et lorsqu'on a peur et qu'on ne se l'avoue pas, on cherche des coupables. Pour Thérèse, le responsable le plus proche et le plus facile, c'était moi. Soyons juste : j'aurais pu suivre le même cheminement en sens inverse et la quitter le premier. Finalement, nous avons joué à celui qui tiendrait le plus longtemps dans une ambiance délétère.

En général, la période fusionnelle du mariage est courte et on en arrive plus vite que l'on croit au moment où il faut se poser les vraies questions, celles que l'on redoute. On peut les repousser, mais le moment de les affronter arrive irrémédiablement. Rompre son mariage après 5, 10, 20 ans ou plus, c'est une fatalité. Enfin... sauf pour ceux qui ont peur de la fin de leur histoire et qui acceptent un mode de coexistence « aménagé » de manière plus ou moins tacite.

Au pays des Peureux, nous ne sommes pas des foudres de guerre. La rupture conjugale est un événement très douloureux, donc redouté. Les ménages « rafistolés » pour avoir l'air de foyers maritaux durables sont très nombreux.

Ce soir, c'est la première fois que je me retrouve seul dans le grand lit. Instinctivement, j'ai laissé libre la place habituellement occupée par Thérèse, comme si elle allait sortir de la salle bain pour s'allonger. Vivre avec Thérèse n'était pas ni agréable ni désagréable ; c'était un état de fait incontournable au même titre que la neige en hiver ou la pluie au printemps. La question de la rupture se posait néanmoins dans le fond de mon esprit. Mais je pensais qu'en sacrifiant une bonne partie de ma liberté individuelle et en évitant de constater la

médiocrité de notre vie, je pouvais poursuivre la cohabitation sans trop de dégâts.

Pour autant, j'étais conscient que la prolongation du « contrat » présentait beaucoup de désavantages. Le premier et peut-être le plus important c'était que j'ai toujours détesté le conflit. J'aime encore moins le conflit conjugal. Pour moi, le couple est ou doit être un havre de paix et de repos. Bombarder cet espace de reproches ou d'injures vulgaires devrait être considéré comme un crime de guerre.

Thérèse avait un art consommé du déclenchement du combat conjugal. Le moindre dérangement de la vie de famille allumait les premières escarmouches. Pour mon malheur, j'avais souvent eu l'occasion de constater mon manque de vocabulaire lorsque les insultes commençaient à prendre leur envol dans le salon. Thérèse le savait et ne manquait pas d'en tirer avantage. En outre, une sorte de réflexe issu d'une éducation bourgeoise m'interdisait d'insulter gravement la femme à qui j'avais juré fidélité. Je me battais donc à armes inégales et je perdais donc toutes les parties. En poussant la porte d'entrée après une journée de bureau, je devais faire face à ce constat terrible : j'avais peur de Thérèse et de sa force de frappe.

Le second inconvénient de la continuation de cette union usée était d'ordre physique. Il découlait directement de ce qui précède. L'homme est né libre. Ce privilège lui est accordé par la Constitution. L'homme, harcelé par la crainte de son épouse acariâtre n'est plus libre. Les crises de nerfs de Thérèse étaient anticonstitutionnelles. Elles me demandaient une tension nerveuse de chaque instant. Certes, je n'avais pas de liens aux mains et aux pieds, mais c'était pire.

Je souffrais de la fameuse boule au ventre qui est à l'origine d'un si grand nombre de cancers stomacaux. Je pâtais aussi d'un point brulant entre les deux épaules qui, pour être une pathologie plus rare, n'est pas moins douloureux. J'ai appris à mes dépens que la zone située entre les deux omoplates peut s'enflammer facilement. Il suffit que la personne ait l'impression lancinante d'être surveillé constamment de manière malveillante. Cette pression peut s'exercer au travail ou dans le foyer. Pour ce qui me concerne les, deux effets se cumulaient, ce qui ne manquait pas de désespérer mon médecin traitant le docteur Mouchalet.

En un mot, ma rupture d'avec Thérèse m'a requinqué physiquement. Plus de maux de ventre, plus de contraintes dans le dos !

Pour être juste, je dois dire que la poursuite de notre vie de couple aurait présenter des avantages non négligeables. Dans le pays des Peureux, les

habitants n'aiment pas beaucoup le changement. Modifier mon quotidien, perdre mes repères dans la salle de bains, regarder la télé sous un autre angle de vue, chercher une nouvelle place pour les dosettes de café, autant de petits moments d'impatience qui – bout-à-bout – peuvent devenir des occasions d'un véritable stress.

La relation avec Thérèse présentait de plus un intérêt majeur, c'est que je connaissais parfaitement son vocabulaire, ses répliques, ses habitudes et même ses mimiques. Dès lors, en adaptant mon comportement au sien, la continuation du couple pouvait s'envisager.

Je craignais le divorce et la vie commune ne me satisfaisait pas.

J'ai choisi la vie solitaire plutôt que la coexistence médiocre. Enfin... non. Je n'ai rien choisi puisque c'est Thérèse qui m'a dispensé d'un choix cornélien en rompant la première. C'est Thérèse qui, ayant suivi probablement les mêmes raisonnements que moi, en est venu à choisir la séparation, alors que, disons-le, mon goût pour la tranquillité quotidienne me poussait plutôt à rester dans l'union.

Alors, ce soir, dans mon grand lit vide, je prononce deux mots : merci Thérèse !

22.

Le nouveau misanthrope

La peur est un sentiment profondément humain. Au pays de Peureux, vivent des philosophes dont le rôle est de réfléchir aux racines de leurs angoisses.

C'est un fait acquis : je n'aime pas les gens. Je ne les aime pas parce que j'en ai peur et j'en ai peur parce que je ne les aime pas. On n'en sort pas. D'ailleurs, je pense que personne n'aime les gens. Celui qui a dit qu'il fallait s'aimer les uns les autres s'est sûrement trompé de planète.

Cette détestation réciproque s'est manifestée dès le début des temps. Pendant des siècles, les hommes se sont entredéchirés pour un territoire, une religion, de l'argent, et parfois pour des femmes. En Occident et surtout au pays des Peureux, ils se sont calmés... Enfin en apparence, parce que la lutte s'est poursuivie plus discrètement. Les uns plus malins que les autres se sont grassement enrichis grâce au commerce et à la finance. Les autres, ceux qui n'ont rien compris ou qui sont tombés dans une famille pauvre le sont restés. Ces derniers sont les plus nombreux. En général, les premiers craignent de rejoindre le niveau de précarité des seconds.

En apparence on se respecte les uns les autres, mais les maîtres du jeu tâchent de vendre leurs produits nettement plus chers que leurs coûts de production pour se mettre la différence dans la poche. D'autres ne se donnent même pas la peine de commercer, ils se contentent d'acheter les titres de propriété d'entreprises qui font de juteuses affaires dont ils perçoivent les dividendes. Sans se fatiguer et donc sans peur.

La conséquence, c'est que lorsqu'on a conquis une position ou une place dans la société, on craint de la perdre puisque d'autres rêvent de la prendre. Lorsqu'on n'a rien acquis, on a peur de ne jamais accéder à une juste situation. Dans tous les cas, on se trouve en lutte contre ses contemporains et, en conséquence, on les exècre.

Les enfants baignent très tôt dans la culture de la « gagne ». Les cours de récréation sont une sorte de modèle réduit de la vie à l'échelle du 1/10-ème. On y vole, on s'y bat, on s'ensanglante, on rackette, accessoirement on se trahit, on va au plus offrant, on prend des revanches... bref, on apprend à vivre avec la loi du plus fort, en tâchant de se trouver du bon côté.

J'ai réfléchi avec Jacquot, le philosophe qui vit dans un tonneau au bout du

boulevard Voltaire. Un des seuls Peureux qui ne craint pas la vie ni les gens.

Jacquot est d'accord avec moi : les hommes ont peur les uns des autres. Ils ont peur parce qu'ils se haïssent. Et plus précisément, l'un hait l'idée que l'autre pourrait se montrer plus fort que lui, alors il se consacre à démontrer sa supériorité sur l'autre

Malheureusement, quelqu'un est plus fort que tout le monde : la mort. Quand l'homme a fini de montrer qu'il est le plus fort, il lui reste un truc à haïr (en pure perte) : la mort.

Il a raison Jacquot. Je dois convenir que je déteste beaucoup de gens.

Exemples. Au supermarché, j'ai une appréhension au moment de passer devant les caisses. Je choisis toujours la file d'attente la plus courte. Ainsi, je diminue le risque d'attendre derrière une femme qui aura oublié le code de sa carte bancaire. Je la déteste d'avance puisque je pressens qu'elle va farfouiller dans son sac et qu'elle va sûrement attirer l'attention de tous ceux qui me plaindront d'avoir choisi la mauvaise file. Donc, j'ai peur d'elle, même si je ne connais pas autre chose d'elle que son hésitation au moment de taper son code.

Pire ! Parfois, j'ai l'impression de lire sur le visage des clients qu'ils vont hésiter et se tromper en tapotant leur code. Je les fuis.

Dans les magasins, j'ai une trouille bleue de la vendeuse. Imaginons que j'ai choisi mon modèle de baskets. Il est recouvert de brillants et du drapeau national, ce qui me plaît bien. C'est cette paire que je veux. Eh bien, je me débrouille pour avoir la hantise du regard faussement navré de la vendeuse qui va m'annoncer d'un air rigolard qu'elle n'a pas la bonne taille. Elle ne me dira pas que j'ai les pieds trop longs ou trop courts, mais je sens qu'elle le pense fortement. Conséquence : je commande sur Internet, ainsi, je n'aurai pas à supporter le visage apitoyé de l'employé chargé de l'envoi qui ne se rendra même pas compte qu'il m'expédie une paire de chaussures.

Au restaurant, l'entrecôte est immangeable. Josiane me presse d'appeler le maître d'hôtel. J'observe au loin le nœud papillon de ce pingouin qui ne se doute de rien et je le hais déjà. Si je lui fais connaître ma revendication, il va sûrement me rire au nez, me raconter que son entrecôte est parfaite et que je suis le prototype du client qui cherche à faire des histoires. Il partira en haussant les épaules ; les autres clients riront de ma déconvenue et le comble, et le résultat c'est que j'aurais perdu toute ma dignité devant Josiane. Quelle soirée en perspective !

Voilà pourquoi, je crains les gens et voilà pourquoi je ne les aime pas.

Il y a huit milliards d'êtres humains sur Terre et – la loi du plus fort étant ce

qu'elle est – il faut se battre sauvagement pour conquérir sa place. Être faible n'est pas permis, l'avouer, encore moins. Un accès de frilosité attire les moqueries ou – au mieux- un rire de compassion. Envisager une carrière sérieuse sans écraser personne au passage est une vaste plaisanterie.

Voilà le monde tel qu'il est et qui me file une pétoche épouvantable. Je fais un constat incontournable : l'homme ne naît pas naturellement bon, il naît combattant. Refuser la bataille, c'est se marginaliser, c'est vivre dans un tonneau comme Jacquot. Moi, je suis mal formaté : j'ai peur de me battre, je crains de vivre dans un tonneau et j'ai peur du néant qui existe entre ces deux options.

Pas du tout ! me dit Marius, le second philosophe qui vit à l'autre extrémité de la rue. Si tu es trop pauvre, l'Etat est là ! Il te vient en aide, te fournit une allocation, éventuellement un logement et de quoi vivre dignement et de continuer à avoir peur des autres.

Oui... mais non. Je crains également de devenir un assisté stigmatisé aussi bien par les riches que ceux qui ne le sont pas ou qui ont renoncé à l'être.

23.

Les conseils du grand-père

Pépé Alexandre est un vieux Peureux qui a neuf petit-fils et petites-filles. Il est âgé (quatre-vingt-neuf ans aux prochaines cerises). Il estime qu'il doit donc que son devoir est de partager avec la nouvelle génération ce qu'il a retenu de la vie avant qu'il ne soit trop tard.

Il entame la rédaction du livre qu'il s'est promis d'écrire à destination de sa descendance. Voici le plan de son ouvrage. Il vient d'y mettre la dernière main.

Partie 1. La vie

Mes enfants, dans le pays des Peureux comme ailleurs, la vie est une tragédie. La preuve : ça commence par les pleurs du bébé et ça finit par les sanglots du mourant et de sa famille. Il est donc d'autant plus important de rire entre ces deux extrémités. Rire ou au minimum faire preuve d'optimisme. La période de plusieurs dizaines d'années qui s'ouvre à la sortie de la maternité ne durera qu'un temps, on le sait, d'où la nécessité de l'aborder avec décontraction.

En réalité, la chose est admise par de nombreux auteurs : la vie est une succession de combats. Être le premier à l'école, décrocher un diplôme, un emploi bien payé et intéressant, conquérir le cœur de l'être aimé, réussir de beaux enfants... Les combats s'enchaînent les uns aux autres et parfois, il faut en mener plusieurs en même temps.

Partie 2. La peur

Lorsqu'un combat s'ouvre, l'homme a peur de le perdre. On pourrait donc dire que la vie est aussi une suite de peurs. La peur n'est pas un sentiment négatif. C'est un état structurel, surtout au Pays des Peureux, il n'y a pas lieu d'en avoir honte. On pourrait même dire que l'absence de peur, ça s'appelle l'inconscience, c'est pire !

Vous aurez donc une suite de défis à relever (ou pas). Les affronter et les vaincre, c'est considéré comme courageux ; vous serez félicités. Les éviter est une attitude taxée de lâcheté ; sa pusillanimité sera sévèrement commentée. Ne vous inquiétez pas. Il faut que vous sachiez que les gens aiment bien les pensées binaires. C'est plus confortable que les réflexions nuancées.

Je vous conseille de réfléchir à ce qui suit. On peut être courageux, mais pas très intelligents, si l'on se lance dans des combats perdus d'avance sans réflexion préalable. On n'est pas lâche si l'on cherche des solutions pacifiques à un conflit

au lieu de déclencher une bagarre musclée.

La vie peut être considérée comme une succession de conflits, certes, mais souvent la recherche d'un compromis honorable permet d'avancer durablement.

Partie 3. Les raisons de la peur.

Un conflit est souvent fondé sur l'ignorance ou la méconnaissance des parties en présence. L'une des premières façons de sortir de l'impasse, c'est d'identifier précisément les causes du conflit et les adversaires en présence. Cette simple reconnaissance peut suffire à aplanir les difficultés. Parfois, le conflit est à rechercher en vous-même. Quand l'existence devient ardue, il arrive que vous soyez votre propre adversaire. La peur de ne pas être assez compétent pour réussir un examen est un exemple du manque d'assurance en ses propres moyens. Dites-vous que vous avez fait ce qu'il fallait pour réussir et que par conséquent, vous allez être à la hauteur.

Partie 4. Gagner ou perdre contre sa peur

Il arrivera que vous terrassiez votre peur et que vous réalisiez votre projet. Vous connaîtrez alors un sentiment de soulagement ou de fierté si vous avez combattu vaillamment. Il ne faut jamais oublié que lorsqu'un combat est mené d'autres vous attendent. C'est ainsi que se déroule l'existence. La peur peut prendre des formes diverses, quand l'une est vaincue, elle réapparaît sous un autre aspect ailleurs. Il faut admettre une bonne fois pour toutes que vous n'en aurez jamais fini et que ce n'est pas grave.

Il arrivera aussi que vous soyez submergés par vos peurs et que vous ratiez vos objectifs. La bonne nouvelle, c'est que, comme ce n'est jamais fini, vous aurez d'autres occasions de prendre votre revanche. L'important, c'est d'essayer, perdre n'est jamais honteux.

Partie 5. La peur et le corps

Le corps humain n'est pas un objet neutre. Il s'use si on ne l'entretient pas.

Il est aussi en contact avec les émotions générées par votre cerveau. Dans certains cas, votre cerveau a tellement peur qu'il fait fabriquer par le corps de drôles d'évènements : tremblements, pleurs, frisson, bave aux lèvres... Ce n'est pas très grave, et surtout ce n'est toujours pas honteux. Retirez-vous dans votre coin et analysez le problème. Votre peur s'est exprimée grâce à ces symptômes. Il faut l'admettre et identifier les raisons de ces problèmes physiques.

Il se peut aussi en cas de succès que vous ressentiez des émotions physiques : sourire, rire, envie de gambader ou de chanter, etc... Allez-y ! Laissez-vous faire, sans oublier que d'autres épreuves arriveront, mais pour le moment goûtez votre fierté d'avoir vaincu votre peur et réalisé votre projet.

Partie 6. Ayez de l'amour propre.

Qu'est-ce qui motive la peur dans toutes les occasions que l'on a rencontré dans ce livre ? L'existence de ce truc que chacun de nous porte au fond de lui-même : l'amour-propre, c'est-à-dire cette bonne opinion que l'on a de nous-mêmes.

Si vous n'avez pas d'amour-propre, vous ne vous aimerez pas beaucoup, vous vous croirez incapable d'agir en toutes circonstances, par conséquent vous aurez peur de tout.

Inversement, des personnes malveillantes essaieront de blesser votre amour-propre pour que vous ayez peur. Trop d'amour-propre vous expose à ces inconvénients. Il faut savoir ne pas attacher trop d'importance à des choses sans intérêt. Si on dit du mal de vous, laissez dire et occupez-vous d'autre chose. On peut aussi répondre à la peur par l'indifférence, c'est très efficace.

Partie 7.

Il se peut que vous rencontriez des personnes qui ont souvent peur de tout et de rien. Soyez généreux, donnez-leur à lire ce que vous venez de lire !

Voilà.

Alexandre a tout dit, il ne lui reste plus qu'à passer à la rédaction. Avec son ouvrage en poche, ses petits-enfants sont parés. Ils auront parfois peur, mais jamais peur de la peur.